

ARRACHEZ LES FLEURS MORTES

Raven

Raven

Arrachez les fleurs mortes

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Lin et le Levain	4
Chapitre 2 : Le Goût du Fer	10
Chapitre 3 : La Trame Interrompue	15
Chapitre 4 : Les Fenêtres Aveugles	21
Chapitre 5 : Le Spectre du Métro	26
Chapitre 6 : L'Émondeur de Nuit	32
Chapitre 7 : Le Secret du Puits	37
Chapitre 8 : La Morsure des Ronces	43
Chapitre 9 : La Morgue Sucrée	49
Chapitre 10 : Le Dîner des Vérités	53
Chapitre 11 : L'Humus des Prédécesseurs	57
Chapitre 12 : Le Sacrifice de la Dentelle	62
Chapitre 13 : Le Printemps de Cendre	68

Chapitre 1

Le Lin et le Levain

La pâte à pain soupire sous la pression de ses paumes, une masse élastique et tiède qui rappelle la texture d'une joue humaine après le sommeil. Clélia appuie de tout son poids, les articulations de ses poignets blanchies par l'effort, tandis que la farine de seigle s'élève en un nuage fin qui vient se coller aux parois de ses narines. C'est une odeur de vie, acide et terreuse, qui domine l'air lourd de la cuisine. Le levain fermente dans son bocal de grès, une bête invisible qui bulle et qui rote avec une régularité de métronome. Elle aime ce bruit. C'est le son de la sécurité.

À travers les carreaux étroits de la fenêtre, dont les cadres ont été repeints par Thomas d'un vert sauge apaisant, le jardin ondule sous une lumière d'or fondu. Les pivoines sont si lourdes de pétales qu'elles semblent prêtes à s'effondrer, leurs têtes roses et charnues frôlant la terre noire. Au-delà, il n'y a que les ronces. Des murs de ronces, tressés avec une ferveur presque religieuse, qui séparent leur sanctuaire de la Putréfaction. C'est ainsi que Thomas appelle le monde d'après. Un charnier à ciel ouvert, un chaos de cendres et de cris dont il l'a extraite juste à temps.

Elle lisse son tablier de lin beige. La matière est rêche, gratte délicatement la peau de ses cuisses à travers ses bas. Elle aime cette petite douleur. Elle lui rappelle qu'elle est réelle, ici, dans cette boîte à bijoux de bois et de pierre.

Un grincement sec. La porte d'entrée.

Le pas de Thomas est identifiable entre mille : un impact lourd du talon, suivi d'un léger traînement de la semelle gauche. Un, deux, glisse. Un, deux, glisse. Il entre dans la cuisine sans dire un mot, apportant avec lui l'odeur du dehors — un mélange de

sève fraîche, d'humus trempé et de quelque chose d'un peu plus âcre, comme de la viande qui aurait séjourné trop longtemps au soleil.

Il s'arrête juste derrière elle. Clélia ne se retourne pas, mais ses épaules se figent. Elle sent la chaleur de son corps irradier à travers son chemisier. Sa main, large et calleuse, vient se poser sur sa nuque. Le pouce de Thomas caresse la base de son crâne, là où les petits cheveux s'échappent de son chignon. C'est un geste protecteur, elle le sait. C'est la main qui tient le fusil pour éloigner les pillards, la main qui bêche la terre pour les nourrir. Pourtant, le contact est électrique, presque brûlant.

— Le pain lève bien, murmure-t-il. Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer les vertèbres de la jeune femme.

— Il sera prêt pour ce soir, répond-elle, la gorge un peu sèche.

Il s'écarte pour poser un panier d'osier sur la table de chêne. À l'intérieur, des fraises des bois, minuscules rubis sombres, et des racines de gingembre terreuses. Mais ce qui attire l'œil de Clélia, c'est la tache sombre qui macule le fond du panier. Un liquide visqueux qui commence à imbiber l'osier.

— Les oiseaux, dit Thomas en suivant son regard. Ils s'acharnent sur les semis. J'ai dû en réguler quelques-uns. Le désordre est une maladie, Clélia. Si on ne taille pas les branches mortes, l'arbre entier pourrit.

Il prend une fraise entre son pouce et son index et la porte aux lèvres de Clélia. Elle ouvre la bouche. Le fruit éclate, libérant un jus tiède et trop sucré, presque écœurant. Pendant qu'elle mâche, Thomas ne la quitte pas des yeux. Ses pupilles sont de petites billes noires, fixes, qui semblent absorber toute la lumière de la pièce.

— C'est bon d'être à l'abri, n'est-ce pas ? demande-t-il.

Elle hoche la tête, incapable de parler tandis que le sucre lui tapisse le palais. Il lui sourit, un étirement de lèvres qui ne sollicite aucun muscle autour de ses yeux, puis il se dirige vers l'arrière-cuisine pour se laver les mains. Le bruit de l'eau qui coule est violent dans le silence du cottage.

Le soir tombe comme un voile de deuil sur la vallée. Clélia dresse la table avec une précision chirurgicale. Les serviettes en dentelle sont disposées à un angle de quarante-cinq degrés exact. Les couverts en argent, qu'elle a polis pendant une heure, brillent comme des scalpels sous la lueur des bougies à la cire d'abeille. Thomas insiste pour les bougies. L'électricité est un luxe du passé, un souvenir de l'époque où les hommes croyaient pouvoir dompter la nuit.

Le dîner se déroule dans une atmosphère feutrée, rythmée par le cliquetis du métal contre la porcelaine. Ils mangent une soupe de courge onctueuse, agrémentée d'une cuillerée de confiture de mûres maison.

Clélia porte la cuillère à sa bouche.

Un goût étrange vient brusquement heurter ses papilles. Ce n'est pas l'acidité habituelle des baies. C'est quelque chose de métallique, de lourd, qui tapisse sa langue d'une pellicule grasse. Un goût de vieux clou rouillé. Un goût de fer.

Elle s'arrête, la cuillère à mi-chemin du bol.

— Quelque chose ne va pas ? interroge Thomas.

Il n'a pas touché à son assiette. Il est assis bien droit, les mains croisées sur la nappe, l'observant avec une intensité qui lui donne l'impression d'être un insecte épinglé sous une plaque de verre.

— La confiture... elle a un goût... particulier.

— Le sol est riche cette année, répond-il calmement. J'ai travaillé la terre en profondeur. J'y ai mis tout ce qu'il fallait pour que les fruits soient plus denses, plus nutritifs. C'est le goût de la force, Clélia. Mange.

Elle reprend une petite bouchée. Le goût ferreux est encore plus prononcé. Elle a l'impression de lécher une plaie ouverte. Son estomac se noue, une micro-contraction qu'elle tente de dissimuler en lissant nerveusement le bord de sa serviette.

Soudain, un bruit rompt la quiétude de la pièce. Un grattement.

Cela vient du dessous. Sous les lattes du plancher. Un son sec, rythmique, comme une griffe qui chercherait une prise dans le bois dur.

Clélia se fige. Ses oreilles sifflent. Elle retient son souffle, ses yeux fixés sur le sol, là où le tapis de laine bouillie s'arrête.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchote-t-elle.

Thomas ne bouge pas. Son visage reste d'une sérénité effrayante.

— Les fondations travaillent, Clélia. La maison s'installe. Elle respire, tout comme nous.

— On aurait dit... on aurait dit que quelque chose essayait de sortir.

Thomas se lève lentement. Sa silhouette immense projette une ombre déformée sur le papier peint aux motifs floraux, faisant paraître les roses imprimées comme des bouches hurlantes. Il contourne la table et vient se placer derrière elle. Il pose ses mains sur ses épaules et appuie. Pas assez fort pour faire mal, mais assez pour qu'elle sente la puissance de ses muscles.

— Le monde extérieur est un désert de cadavres, Clélia. Ici, tout est vivant. Tout sert à quelque chose. Rien ne se perd.

Il se penche à son oreille. Son souffle, chaud et humide, sent le levain et le sang séché.

— Tu es fatiguée. C'est ton esprit qui te joue des tours. L'air pur peut être enivrant quand on n'y est pas habitué. Va te coucher. Je vais finir de ranger.

Elle se lève, les jambes un peu flageolantes. Elle veut protester, dire que le bruit était trop net, trop intentionnel pour être un simple craquement de charpente. Mais le regard de Thomas est un mur de plomb. Il y a une telle certitude dans ses yeux qu'elle se sent soudainement coupable de sa propre perception. Elle est la fragile. Il est le roc.

Elle quitte la cuisine, mais au moment de franchir le seuil, elle se retourne. Thomas est penché sur la table. Il a pris sa cuillère à elle, celle qu'elle a laissée dans son bol de soupe. Il la porte à ses lèvres, lentement, et lèche la confiture ferreuse avec une expression de dévotion presque extatique.

Clélia monte l'escalier de bois, chaque marche gémissant sous son poids léger. Dans la chambre, l'odeur de lavande est si forte qu'elle lui donne la nausée. Elle s'approche de la fenêtre scellée. Elle pose sa main sur la vitre froide, cherchant à apercevoir un signe de vie dans l'obscurité du jardin.

Rien. Juste les pivoines, immobiles sous la lune, et les ronces qui semblent avoir poussé de quelques centimètres pendant le repas, enserrant un peu plus étroitement leur petite prison de dentelle.

En bas, le grattement reprend. Plus insistant. Plus désespéré.

Elle s'allonge sur le lit, s'enroulant dans les draps de coton lourd, mais elle sent, au fond de sa gorge, le goût de la confiture qui persiste. Un goût de terre. Un goût de fin.

Dans le silence de la nuit, elle entend Thomas qui se met à fredonner une mélodie sans paroles, tout en frottant vigoureusement le plancher de la cuisine. Le son de la brosse de chiendent contre le bois est un déchirement régulier, un râle qui couvre presque totalement les cris étouffés qui semblent monter des racines du jardin.

Chapitre 2

Le Goût du Fer

L'aube n'apporte aucune clarté, seulement une lumière laiteuse qui filtre à travers les rideaux de lin épais, transformant la cuisine en une boîte d'ivoire étouffante. Sur le plan de travail en chêne, les bocaux de confiture de pivoines sont alignés comme des spécimens anatomiques, encore tièdes, leur contenu d'un rose translucide et gélatineux. Clélia retire le cercle de papier sulfurisé du dernier pot. L'odeur est sucrée, d'une sucrosité qui monte jusqu'au sinus, lourde, presque fétide, évoquant des fleurs que l'on aurait laissées trop longtemps dans l'eau croupie d'un vase.

Elle plonge une cuillère en argent dans la masse tremblante. Le métal s'enfonce avec un petit bruit de succion. Lorsqu'elle porte la substance à ses lèvres, la première sensation est celle d'une douceur sirupeuse, puis, immédiatement, l'arrière-goût arrive. Ce n'est pas le parfum délicat des pétales. C'est une morsure. Une saveur âpre, froide, indéniablement métallique. Elle a l'impression de sucer une pièce de monnaie rouillée ou d'avoir mordu l'intérieur de sa propre joue jusqu'au sang. Le goût du fer envahit son palais, s'accrochant à ses papilles, s'insinuant dans sa gorge comme une huile lourde.

Elle repose la cuillère. Sa main tremble imperceptiblement, provoquant un cliquetis contre le rebord de la soucoupe. *Clink. Clink.* Le silence de la maison semble absorber le son, le digérer.

À travers la vitre à petits carreaux, dont les joints ont été refaits avec un mastic frais et grisâtre, elle voit Thomas. Il est là, dans le rectangle de lumière grise du jardin, sa silhouette massive se découpant sur le mur de ronces. Il porte ses bottes en caoutchouc noir, maculées d'une terre si sombre qu'elle paraît bleue. Il ne l'a pas vue.

Il est occupé à traîner deux sacs de toile de jute depuis la remise. Les sacs sont lourds, flasques, s'affaissant sur le sol avec un bruit sourd de viande morte.

Clélia plaque ses doigts froids contre ses tempes. Le goût de fer ne s'en va pas. Il semble émaner de ses propres gencives maintenant. Elle observe Thomas s'arrêter au pied du massif de pivoines, celles dont les corolles sont si larges qu'elles font ployer leurs tiges, des boules de chair végétale d'un rouge insolent. Il s'empare de sa bêche. Le tranchant de l'outil luit d'un éclat cruel sous le ciel bas.

Crrrr-shhh.

Le bruit de la lame fendant la terre remonte jusqu'à elle, vibrant dans ses propres os. Thomas creuse. Ses mouvements sont méthodiques, rythmés par un souffle court qui forme de petites buées blanches devant son visage. Il ne fait pas qu'entretenir le jardin ; il l'éventre. À chaque pelletée, la terre qui remonte semble grasse, saturée d'une humidité qui n'est pas celle de la pluie. Elle est noire, luisante, collante comme de la poix.

Il s'arrête, s'essuie le front du revers de la main, laissant une traînée de boue sur sa peau pâle. Puis, il saisit l'un des sacs. Il le manipule avec une sorte de révérence brutale. En le soulevant pour le vider dans le trou, le tissu craque. Un liquide sombre, presque noir, s'en échappe et imbibe instantanément le sol. Ce ne sont pas des granulés de nitrate. Ce n'est pas du compost ordinaire. C'est une masse visqueuse, parsemée de fragments blanchâtres qui accrochent la lumière — des éclats qui ressemblent à de la porcelaine brisée ou à des morceaux de calcaire trop polis.

Clélia sent une pulsation dans son oreille gauche. *Boum. Boum. Boum.* Elle se souvient de la voix de Thomas, hier soir, alors qu'il lui brossait les cheveux : *"La terre a faim, Clélia. Elle ne donne rien si on ne lui offre pas de quoi se nourrir. C'est le cycle de la pureté."*

Elle regarde les pivoines. Elles sont trop belles. Trop vigoureuses pour cette saison. Leurs pétales ont la texture de la peau fine, veinée de pourpre. Elle imagine les racines, en bas, dans l'obscurité, s'enroulant autour de ce que Thomas vient d'enfourer, pompant avidement cette substance ferreuse pour la transformer en ce nectar qu'elle vient de goûter. La confiture dans son estomac devient une pierre froide.

Soudain, Thomas se redresse. Il ne se retourne pas tout de suite, mais son corps se fige. Il semble humer l'air, comme un prédateur alerté par un changement de pression. Clélia recule d'un pas, s'enfonçant dans l'ombre de la cuisine, mais ses yeux restent fixés sur lui. Il pivote lentement. Son visage est une page blanche, dépourvue d'expression, jusqu'à ce que ses yeux rencontrent la fenêtre.

Il sourit. Ce n'est pas un sourire de tendresse, c'est un étirement de muscles, une démonstration de dents trop blanches dans la grisaille du matin. Il lève une main gantée de boue et trace un petit cercle en l'air, un signe de reconnaissance, ou peut-être un avertissement.

Clélia baisse les yeux sur ses mains. Sous ses ongles, une fine ligne de poussière de lin s'est logée, mais elle ne voit que du rouge. Elle frotte ses doigts contre son tablier, frénétiquement, jusqu'à ce que la peau soit irritée, brûlante. Le goût de métal sature maintenant sa salive. Elle a l'impression que si elle ouvrait la bouche pour crier, seul un flot de grenat épais s'en échapperait, recouvrant le carrelage immaculé, les rideaux de dentelle, et les jolis bocaux bien rangés.

Elle se détourne de la fenêtre, mais le bruit reprend. *Crrrr-shhh.* Thomas a repris son travail. Il rebouche le trou. Il tasse la terre de ses bottes, piétinant les secrets qu'il vient d'offrir aux fleurs.

Elle s'approche de l'évier, ouvre le robinet d'eau froide à fond. L'eau coule, claire, limpide, mais lorsqu'elle en remplit un verre et le boit d'un trait pour rincer l'infamie de sa bouche, le goût persiste. Il est partout. Dans l'air qu'elle respire, dans le bois de

la table, dans les fibres de ses vêtements. La maison entière est imprégnée de cette odeur de boucherie propre, de sang séché et de fleurs mourantes.

Elle ramasse l'aiguille à broder qu'elle a laissée sur le buffet. Le fil de soie est d'un blanc virginal. Elle pique le tissu avec une force inutile, le métal traversant la toile avec un petit déchirement sec. Elle regarde le motif qu'elle dessine sans s'en rendre compte : une spirale, une boucle sans fin, comme les ronces qui montent à l'assaut des murs extérieurs.

Dehors, le silence est revenu. Thomas a fini. Elle entend maintenant le bruit lourd de ses pas sur le gravier de l'allée, se dirigeant vers la porte de derrière. *Un. Deux. Trois.* Les pas s'arrêtent sur le porche. Le grattoir à chaussures gémit sous son poids. Il nettoie ses bottes. Il enlève la terre. Il va entrer. Il va vouloir qu'elle goûte à nouveau la confiture. Il va lui demander si elle sent comme les fleurs sont généreuses cette année.

Clélia serre l'aiguille entre son pouce et son index jusqu'à ce que la pointe s'enfonce dans sa pulpe. Une minuscule perle de sang apparaît, ronde, parfaite, d'un rouge identique à celui des pivoines. Elle la regarde grossir, puis s'écraser sur la toile blanche, tachant irrémédiablement sa broderie.

La poignée de la porte tourne. Le loquet de cuivre grince, un son aigu qui lui lacère les tympans. L'odeur de la terre mouillée et de la sueur froide s'engouffre dans la pièce avant même qu'il ne paraisse.

— Tu as goûté, ma douce ? demande la voix de Thomas, basse, vibrante, juste derrière son épaule.

Clélia ne se retourne pas. Elle fixe la tache rouge sur le lin blanc qui s'élargit, absorbée par les fibres, comme une bouche qui s'ouvre pour murmurer un secret qu'elle n'est pas encore prête à entendre. Le goût de fer sur sa langue devient une

brûlure. Elle ferme les yeux, mais l'image des sacs de toile s'affaissant dans la terre noire reste gravée sur ses paupières, palpitante, vivante.

Chapitre 3

La Trame Interrompue

Le souffle de Thomas est un courant d'air tiède qui stagne sur les vertèbres cervicales de Clélia, chargé d'une odeur de compost humide et de menthe poivrée rance. Il ne bouge pas. Il attend. Ses doigts, calleux et tachés de terre noire sous les ongles, effleurent le bord du tambour à broder. Le contact du bois contre la peau de Clélia produit un petit glissement sec, un bruit de frottement qui résonne dans le silence de la pièce comme un craquement d'os.

— L'imperfection est une porte ouverte, Clélia, murmure-t-il. Une faille par laquelle le chaos s'engouffre.

Il approche sa main de la tache de sang qui s'élargit sur le lin blanc. Son index, dont la pulpe est aussi rugueuse qu'une écorce, vient presser la goutte écarlate. Il l'écrase, l'étalant en une traînée sombre qui défigure la pivoine entamée. Clélia sent son propre pouls battre jusque dans ses gencives. Elle ne cille pas. Elle fixe une mouche morte sur le rebord de la fenêtre, une petite coque noire et vide, dont les ailes sèches brillent d'un éclat métallique sous la lumière crue de l'après-midi.

— Je vais devoir retailler les buissons au sud, continue Thomas d'une voix monocorde, presque absente. Les ronces s'affaissent. Elles deviennent... molles. Le monde extérieur essaie toujours de s'insinuer, tu le sais. Il rampe. Il attend que nous baissions la garde.

Il retire sa main. La tache de sang est désormais une balafre brunâtre. Il s'essuie l'index sur son tablier de jardinier en toile épaisse, un geste lent, méthodique, répétitif. Le tissu frotte contre le tissu, un son de papier de verre. Puis, sans un mot de

plus, il pivote sur ses talons. Les lattes du parquet gémissent sous son poids, une plainte longue et aiguë qui semble s'étirer jusqu'au fond du couloir. La porte se referme avec un clic métallique définitif.

Clélia reste seule. Ses poumons semblent remplis de coton hydrophile. Elle baisse les yeux sur son ouvrage. La pivoine est souillée. L'ordre est brisé. Une pulsion soudaine, un spasme dans le creux de l'estomac, la pousse à se lever. Elle n'est plus capable de supporter la vue de ce lin profané. Elle a besoin de pureté, ou du moins, d'une autre forme de silence.

Elle se dirige vers le fond de la pièce, là où se trouve le vieux coffre en chêne, un meuble massif dont l'odeur de cire d'abeille et de renfermé sature l'air. Thomas lui a interdit d'y toucher, prétextant que les reliques de "l'ancien monde" étaient porteuses de germes, de souvenirs toxiques qui pourraient empoisonner sa convalescence spirituelle. Mais aujourd'hui, le goût de fer dans sa bouche est trop fort.

Le couvercle du coffre pèse une tonne. En le soulevant, le bois gémit d'une voix de noyé. À l'intérieur, des piles de tissus dorment sous une couche de poussière si fine qu'elle ressemble à de la peau morte. Clélia plonge ses mains dans les profondeurs de la malle. Ses doigts rencontrent la froideur de la soie, la rugosité du chanvre. Elle cherche quelque chose qu'elle ne sait pas nommer, une preuve de son existence avant les murs de ronces, avant le levain et le lin.

Elle en ressort une pièce de tissu pliée en quatre, enveloppée dans un papier de soie jauni qui s'effrite entre ses doigts comme une aile de papillon. C'est une broderie ancienne. Le motif est complexe : un entrelacs de glycines et de lierre, si dense qu'on croirait voir des veines s'agiter sous la surface. Les couleurs sont passées, tournant au gris perle et au vert de gris, mais la précision du point est terrifiante.

Clélia s'assoit par terre, le dos contre le bois froid du coffre. Elle caresse la surface du tissu. Ses doigts, habitués à la géométrie des fils, sentent une irrégularité. Sur l'envers,

là où les nœuds devraient être dissimulés, elle perçoit des reliefs anormaux. Elle retourne l'ouvrage.

L'envers de la broderie est un chaos de fils emmêlés, une jungle de soie noire et pourpre. Mais ce n'est pas le désordre habituel d'une brodeuse inexpérimentée. C'est une intention. Clélia rapproche le tissu de ses yeux. Une odeur de naphthaline et de moisissure lui monte au nez, une effluve de caveau qui lui serre la gorge.

Elle commence à suivre le fil noir du regard. Les nœuds ne sont pas des arrêts de couture. Ce sont des points de suture. Ils forment des caractères, des lettres déformées par la tension de la toile, mais lisibles pour qui connaît le langage de l'aiguille.

Son index tremble alors qu'elle déchiffre le premier mot. "IL".

Le fil s'étire, se noue, se tord dans une agonie de soie. "NE".

Elle sent une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates. Le rythme de sa respiration s'accélère, saccadé, comme le bruit d'une aile d'oiseau piégé contre une vitre.

"NOUS".

Le mot suivant est un amas de fils rouges, une cicatrice textile qui semble encore saigner de sa propre couleur. "SAUVE".

"PAS".

Le silence de la maison devient oppressant. Elle croit entendre le bruit de la bêche de Thomas dans le jardin, un choc sourd contre la terre, *clac, clac, clac*, comme le marteau d'un juge. Elle continue, les yeux brûlants, le nez presque collé à la trame.

"IL".

"NOUS".

"COLLECTIONNE".

Le dernier mot est brodé avec une telle violence que le lin est déchiré par endroits.

Les fibres blanches se sont écartées pour laisser passer le message, comme une plaie qui refuse de se refermer. En bas, dans le coin droit, une signature minuscule, presque illisible, un nom qui ne figure dans aucun des registres que Thomas lui fait tenir.

Éléonore.

Clélia lâche le tissu. Il retombe sur ses genoux comme un poids mort. Le nom résonne dans son crâne, une note dissonante. Qui est Éléonore ? Elle regarde ses propres mains, ces mains qu'elle croyait être les siennes, mais qui sont peut-être les instruments d'une autre femme, d'une lignée de femmes dont les corps nourrissent désormais les racines des pivoines au-dehors.

Un craquement retentit dans le couloir. Ce n'est pas le parquet. C'est le loquet de la porte d'entrée. Thomas est rentré.

Elle entend le bruit de ses bottes couvertes de boue sur le carrelage de la cuisine. *Flac. Flac. Flac.* Un son mou, organique. L'odeur de la terre fraîche, cette odeur qu'il porte comme une seconde peau, commence à filtrer sous la porte de la chambre.

Clélia panique. Ses doigts s'agitent, maladroits, tentant de replier la broderie, de la cacher au fond du coffre. Le papier de soie se déchire dans un cri strident. Elle repousse le couvercle de chêne qui retombe dans un fracas sourd, faisant trembler les bibelots sur la commode.

Elle se jette sur sa chaise, reprend son tambour à broder, l'aiguille à la main. Son cœur cogne si fort contre ses côtes qu'elle craint qu'il ne brise le lin. Elle fixe la tache de sang, la pivoine défigurée.

La porte de la chambre s'ouvre lentement. Thomas ne parle pas tout de suite. Il reste sur le seuil, une silhouette massive découpée par la lumière du couloir. Il tient un sécateur à la main. Les lames brillent d'un éclat froid, et une sève épaisse, presque

noire, perle sur le métal.

— Tu es agitée, ma douce, dit-il. Je sens l'air bouger autour de toi. Il est... vicié.

Il s'approche. Chaque pas semble durer une éternité. Il s'arrête juste derrière elle. Clélia sent la chaleur de son corps, une chaleur de fournaise de décomposition. Il pose sa main sur le haut de son crâne, ses doigts s'enfonçant légèrement dans ses cheveux clairs.

— Tu as ouvert le coffre, Clélia. Ce n'est pas une question. C'est un constat. La poussière a bougé. L'air a changé de goût.

Il penche la tête, son souffle frôlant son oreille.

— Éléonore n'était pas douée pour le silence. Elle avait cette fâcheuse habitude de vouloir laisser des traces. Comme les limaces sur les feuilles. Mais tu sais ce qu'on fait aux parasites qui abîment le jardin, n'est-ce pas ?

Clélia serre l'aiguille si fort que le métal s'enfonce dans la cicatrice de sa paume. Elle ne répond pas. Elle fixe le vide.

— On les arrache, murmure-t-il en resserrant sa poigne sur ses cheveux. On les arrache et on les remplace par quelque chose de plus pur. De plus docile.

Il retire sa main et dépose le sécateur sur la table, juste à côté de la broderie souillée. Les lames sont couvertes de résidus fibreux, des restes de tiges, ou peut-être de cheveux.

— Recommence cette pivoine, Clélia. Et cette fois, ne saigne pas. Le rouge ne te va pas au teint.

Il sort de la pièce, laissant la porte grande ouverte. Clélia regarde l'aiguille. Elle regarde le sécateur. Elle regarde ses doigts. Sous ses ongles, une petite ligne de poussière grise, vestige du coffre, témoigne de son crime. Elle sait maintenant que le jardin n'est pas un rempart contre le monde. C'est un estomac. Et elle est le prochain repas.

Chapitre 4

Les Fenêtres Aveugles

L'air avait le goût du coton mouillé et de la poussière de craie. Dans le petit salon aux murs recouverts d'un papier peint fleuri dont les motifs semblaient ramper dès qu'elle détournait les yeux, Clélia sentait la sueur poisser la base de sa nuque. Sa robe de lin, d'un blanc trop pur, l'étouffait. Chaque fibre du tissu paraissait s'accrocher à ses pores comme des milliers de minuscules crochets. Le silence de la maison n'était pas un silence de paix, mais une pression acoustique, un bourdonnement sourd qui lui martelait les tempes.

Elle posa son tambour à broder sur ses genoux. Ses doigts tremblaient. Le fil de soie crème s'était emmêlé, formant un nœud serré qui ressemblait à une tumeur de textile au centre de sa pivoine inachevée. Elle ne regardait pas l'ouvrage. Ses yeux étaient fixés sur la grande fenêtre à petits carreaux qui donnait sur le jardin de derrière.

Dehors, les roses trémières oscillaient sous une brise qu'elle ne sentait pas. Le monde semblait s'agiter derrière un écran de verre épais, une réalité muette et lointaine. Clélia se leva. Le parquet grinça sous son poids, un cri sec, une plainte de bois sec qui résonna jusqu'au plafond. Elle s'approcha de la fenêtre. Elle avait besoin d'une odeur qui ne soit pas celle de la cire d'abeille ou de la lavande séchée. Elle avait besoin de l'odeur âcre de la terre humide, du pourri, de n'importe quoi de vivant.

Sa main, aux ongles courts et aux cuticules rongées jusqu'au sang, se referma sur la poignée de cuivre. Le métal était froid, d'un froid chirurgical qui lui brûla la paume. Elle tourna.

Rien.

La poignée ne bougea pas d'un millimètre. Clélia fronça les sourcils, une petite ride verticale creusant son front de porcelaine. Elle essaya de nouveau, mettant tout le poids de son corps frêle dans le mouvement. Son épaule craqua. La poignée resta immobile, dressée comme un défi de métal.

Elle colla son visage contre la vitre. Un reflet déformé lui renvoya l'image d'une femme aux joues creuses, les yeux écarquillés par une incompréhension animale. Elle inspecta le cadre. La peinture blanche était d'une fraîcheur suspecte, luisante, presque grasse au toucher. En passant son doigt le long de la jointure entre l'ouvrant et le dormant, elle sentit une irrégularité. Une petite boursouflure sous la laque.

Elle retourna à sa table, saisit son coupe-fil — une petite lame d'acier effilée — et revint vers la fenêtre. Ses gestes étaient saccadés, mus par une urgence qu'elle ne s'expliquait pas encore. Elle commença à gratter. La peinture s'écailla en longs rubans élastiques, tombant sur le rebord comme des lambeaux de peau morte.

Sous la couche blanche, le métal apparut. Une tête de vis à empreinte torx, d'un gris anthracite moderne et brutal, jurant avec l'esthétique séculaire du cottage. Une vis de précision. Longue. Profonde. Elle n'était pas là pour réparer le bois. Elle était là pour le condamner.

Clélia gratta plus vite, le souffle court, un sifflement s'échappant de ses narines. Elle en trouva une deuxième. Puis une troisième, dissimulée dans l'ombre de la crémona. Chaque vis était un clou dans son propre cercueil de dentelle. Les cadres n'étaient pas gonflés par l'humidité du printemps. Ils étaient scellés.

— Tu vas t'abîmer les mains, Clélia.

La voix de Thomas était un murmure de velours juste derrière son oreille. Elle ne l'avait pas entendu entrer. Il ne marchait jamais, il semblait glisser sur le sol, une

ombre domestique qui réorganisait le monde dans son sillage. L'odeur de Thomas l'envahit instantanément : un mélange de savon de Marseille et de quelque chose de plus sombre, de plus organique, comme de la viande qui commence à tourner dans un placard fermé.

Elle se figea, le coupe-fil toujours enfoncé dans le bois à vif. Elle sentit la chaleur du corps de l'homme dans son dos, une muraille de chair qui bloquait toute retraite.

— C'est coincé, balbutia-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un filet ténu. Je voulais juste... un peu d'air.

Thomas posa ses mains sur les épaules de Clélia. Ses pouces massèrent doucement ses clavicules, un geste qui se voulait apaisant mais qui ressemblait à l'inspection d'un boucher évaluant la tendreté d'une pièce de choix.

— L'air est mauvais aujourd'hui, murmura-t-il. Tu as vu la brume sur les collines ce matin ? Elle est jaune, Clélia. Jaune comme le soufre.

Il se pencha davantage, ses lèvres effleurant presque le lobe de son oreille. Elle pouvait entendre le cliquetis de sa salive quand il ouvrait la bouche.

— Les vents ont tourné. Les cendres des villes... elles voyagent. Si tu ouvres cette fenêtre, le poison entrera. Il se déposera sur tes poumons comme de la suie. Il gâchera tes broderies. Il te gâchera, toi.

— Mais... ces vis, Thomas... tu les as mises quand ?

Le massage s'arrêta net. La pression des doigts se fit plus ferme, presque douloureuse. Clélia sentit le métal de la vis contre ses phalanges.

— Je te protège, répondit-il, et sa voix avait perdu toute sa douceur pour devenir aussi

tranchante que la lame qu'elle tenait. Le monde extérieur est en train de se liquéfier, Clélia. Les gens s'entre-déchirent pour un litre d'eau contaminée. L'air qu'ils respirent leur brûle la gorge. Est-ce que tu veux ça ? Est-ce que tu veux que tes jolies fleurs se flétrissent en une heure ?

Il prit délicatement le coupe-fil des mains de la jeune femme. Elle ne résista pas. Elle regarda ses doigts vides, puis les écailles de peinture blanche sur le sol. Elles ressemblaient à des confettis lors d'un mariage funèbre.

— Je les ai posées pour ton bien, continua-t-il en rangeant l'outil dans sa poche. Pour que tu n'aies jamais la tentation de te faire du mal. La curiosité est une infection, ma chérie. Et dans ce nouveau monde, l'infection est mortelle.

Il se déplaça vers la table et ramassa le tambour à broder. Il inspecta le nœud dans la soie crème. Un petit rire sec s'échappa de sa gorge.

— Regarde ce que tu fais quand tu es agitée. Tu gâches la pureté de l'ouvrage.

Il sortit un briquet de sa poche. La flamme jaillit, une petite langue bleue et orange qui dansa dans la pénombre du salon. Clélia regarda, hypnotisée, alors qu'il approchait la chaleur du fil emmêlé. L'odeur de la soie brûlée, âcre et animale, emplit la pièce. Le nœud noircit, se recroquevilla, laissant une tache de goudron au cœur de la fleur blanche.

— Voilà, dit-il en éteignant la flamme d'un souffle léger. On a brûlé le mal. Maintenant, tu peux recommencer proprement.

Il lui rendit le tambour. Le tissu était chaud, une chaleur malsaine.

— Je vais préparer le thé, ajouta-t-il en se dirigeant vers la cuisine. On y mettra un peu de cette infusion de racine de valériane. Pour tes nerfs. Tu es si fragile, Clélia.

Comme une petite souris dans un grenier en feu. Heureusement que je suis là pour garder les portes closes, n'est-ce pas ?

Il disparut dans le couloir. Clélia resta seule face à la fenêtre aveugle. Elle regarda de nouveau les vis cachées sous la peinture. Elle réalisa alors qu'il n'y avait pas de brume jaune sur les collines. Le ciel était d'un bleu limpide, d'un bleu cruel. Une mouche, prisonnière entre deux carreaux de la double vitre, s'agitait frénétiquement. Elle ne faisait aucun bruit, mais Clélia pouvait voir ses ailes se briser contre le verre, une danse de mort silencieuse.

Elle baissa les yeux sur sa broderie. Au centre de la pivoine, la brûlure ressemblait à une pupille noire. Un œil qui la regardait.

Elle reprit son aiguille. Sa main ne tremblait plus. Elle était morte, figée dans une rigidité de cadavre. Elle commença à piquer le tissu, encore et encore, au même endroit, juste à côté de la tache noire. Le bruit de l'aiguille traversant le lin tendu résonnait comme des coups de feu miniatures dans le silence de la maison scellée.

Pst. Pst. Pst.

De la cuisine, elle entendit le sifflement de la bouilloire. Un cri aigu, strident, qui montait, montait, sans jamais s'arrêter, comme si l'objet lui-même essayait de prévenir le monde que quelque chose, ici, était en train de pourrir sous la dentelle.

Chapitre 5

Le Spectre du Métro

Le sifflement de la bouilloire n'était plus un bruit domestique ; c'était une lame de rasoir qui entaillait le silence de la cuisine, un cri de métal qui refusait de s'éteindre. Clélia restait immobile, les doigts crispés sur le lin de sa broderie, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau aveugle dans une cage de bois. L'aiguille, toujours plantée dans la chair du tissu, semblait pomper la chaleur de ses doigts.

Puis, l'odeur arriva.

Ce n'était pas le parfum rassurant de la verveine ou le fumet terreux du pain qui levait sur le buffet. C'était une odeur âcre, sèche, presque électrique. Une odeur de foudre capturée dans une bouteille. L'ozone. Elle s'insinua dans ses narines, irritant les muqueuses, laissant un goût de pile usagée sur sa langue. Ses poumons se contractèrent, refusant cette intrusion artificielle dans son sanctuaire de coton et de fleurs séchées.

Bzzzt.

Un court-circuit quelque part derrière la paroi ? Non. Le bruit venait de l'intérieur de son crâne.

Le bleu limpide du ciel, à travers la vitre où la mouche agonisait, commença à vibrer. Les contours de la cuisine — le bois poli par les mains de Thomas, les pots de confiture étiquetés avec une calligraphie parfaite — se mirent à osciller. Le sifflement de la bouilloire mua. Il devint le hurlement strident du métal frottant contre le métal. Un crissement de freins hydrauliques qui vous arrache les dents.

Clélia ne voyait plus ses pivoines. Elle voyait du carrelage blanc, biseauté, couvert d'une pellicule de suie grise et de gras humain.

Elle était debout, mais le sol tanguait. Elle sentait le poids d'un sac à main sur son épaule droite, une lanière de cuir qui sciait son épaule, bien plus lourde que ses tabliers habituels. L'air était saturé de cette odeur d'ozone, mêlée à la vapeur de pluie sur des manteaux de laine et au relent de café rance. La chaleur était étouffante, une chaleur de bête, produite par des centaines de corps pressés les uns contre les autres.

La ligne 4. Châtelet-Les Halles.

Le flash fut si violent qu'elle en eut la nausée. Elle revit les néons qui grésillaient au plafond du wagon, une lumière jaunâtre, intermittente, qui donnait à chaque passager un teint de déterré. Elle se sentait observée. Pas par une foule, mais par une focale unique, un point de chaleur dans son dos.

Elle sentit un souffle court dans sa nuque. Un souffle qui sentait la menthe poivrée et le tabac froid. Juste derrière elle, un homme se tenait trop près. Dans cette promiscuité forcée, il aurait pu s'écarter, mais il avait choisi de coller son bassin contre le sien, de laisser sa main frôler la hanche de Clélia à chaque secousse du train.

Clélia, dans le souvenir, baissait les yeux. Elle fixait ses propres mains, serrées sur la barre de métal froid. Ses ongles étaient vernis d'un rouge sombre, un rouge qu'elle n'avait plus le droit de porter ici.

Le train entra en gare avec un spasme de lumière. Dans le reflet de la vitre noire du métro, elle vit son visage. Et juste derrière, une silhouette. Un homme avec une veste de pluie sombre, le col relevé. Il ne regardait pas la station. Il regardait le reflet de Clélia. Ses yeux étaient d'un bleu délavé, presque transparents, des yeux de prédateur

marin qui attend que sa proie se fatigue de nager.

C'étaient les yeux de Thomas.

Un spasme secoua le corps de Clélia dans la cuisine. Elle lâcha sa broderie. Le tambour de bois rebondit sur le carrelage avec un bruit sourd, comme un os qui casse.

L'odeur d'ozone se fit plus forte, insupportable. Elle se revit sortir du wagon, presser le pas sur le quai, ses talons claquant frénétiquement sur le sol poisseux. *Clac. Clac. Clac.* Le rythme de sa panique. Elle montait les escalators, dépassant les gens, l'estomac noué par la certitude que l'homme à la veste sombre était là, deux marches plus bas, calquant son pas sur le sien, silencieux comme une ombre portée.

Elle se revit franchir les portillons, courir vers la sortie "Rue de Rivoli", l'air frais de la ville — cet air qu'elle croyait empoisonné, brûlé par l'apocalypse — s'engouffrant enfin dans ses poumons.

Mais dans le souvenir, la ville n'était pas en ruines.

Les bus rouges et verts roulaient dans un fracas de moteurs diesel. Les vitrines des grands magasins brillaient de mille feux, exposant des mannequins de cire aux sourires figés. Les gens marchaient, pressés, indifférents, vivants. Il n'y avait pas de fumée noire à l'horizon. Pas de cadavres dans les rues. Pas de silence de mort.

Juste lui. Toujours lui. À l'angle de la rue, s'arrêtant pour allumer une cigarette, ses yeux bleus ne quittant jamais la nuque de Clélia.

"Clélia ? Ma chérie, tu as laissé la bouilloire hurler."

La voix tomba comme un couperet. Le métro disparut. Le carrelage blanc devint le

bois sombre. L'odeur d'ozone fut balayée par l'odeur de la sueur de Thomas, une odeur de pinède et de décomposition lente.

Il était là, sur le seuil de la cuisine. Il portait son grand tablier de jardinier en cuir, celui qu'il utilisait pour manipuler les engrais "spéciaux". Ses mains étaient terreuses, de la boue noire incrustée sous les ongles, rappelant de petites griffes de rongeur. Il s'avança vers la cuisinière, sa silhouette masquant la lumière du soleil, projetant une ombre immense sur Clélia.

Il coupa le gaz. Le sifflement s'arrêta net, laissant place à un silence si dense qu'il semblait peser des tonnes.

"Tu es toute pâle", murmura-t-il en se tournant vers elle. Il ne s'approcha pas tout de suite, mais son regard... ce bleu. C'était le bleu de la vitre du métro. Le bleu de l'homme qui l'avait traquée à travers les dévidoirs de la ville.

Clélia sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Elle fixa la tache de terre que Thomas venait de laisser sur la poignée de la bouilloire. Une tache sombre, humide, qui ressemblait à un doigt de mort.

"Je... j'ai eu un vertige", parvint-elle à articuler. Sa voix sonnait étrangère, comme si elle sortait d'un puits profond.

Thomas inclina la tête sur le côté. Un tic nerveux fit tressaillir le coin de son œil gauche. Un battement de paupière rythmique, presque mécanique. *Bzzzt.*

"C'est le manque de fer", dit-il doucement. "Le monde extérieur est peut-être mort, mais ici, nous devons rester forts. Tu as oublié de prendre ton tonique ce matin, n'est-ce pas ?"

Il fit un pas vers elle. Le cuir de son tablier grinça, un bruit de peau tannée qui s'étire.

Il tendit une main vers son visage. Clélia vit les grains de terre tomber de ses phalanges sur son propre col en lin blanc. Elle ne bougea pas. Elle ne pouvait pas. Elle était la mouche entre les deux vitres.

"Thomas", commença-t-elle, ses lèvres tremblant si fort qu'elle dut les pincer. "L'effondrement... Tu es sûr que c'est arrivé partout ? Même à Paris ? Même rue de Rivoli ?"

La main de Thomas s'immobilisa à quelques millimètres de sa joue. L'air dans la pièce se raréfia instantanément. Le tic de son œil s'intensifia. Un silence de plomb s'abattit, seulement troublé par le bourdonnement agonisant de la mouche sur la vitre.

Il sourit. Ce n'était pas un sourire de confort. C'était un étirement de la peau sur les dents, une grimace de prédateur qui s'amuse de voir sa proie s'agiter dans le filet.

"Pourquoi parles-tu de cet endroit immonde, Clélia ? Paris n'est plus qu'un charnier de béton. Tu le sais. Je t'ai sauvée de la poussière. Je t'ai sortie de la gueule du loup."

Il posa enfin sa main sur sa joue. La boue était froide. Elle s'étala sur la peau de porcelaine de Clélia, laissant une traînée noire, une souillure volontaire.

"Ne laisse pas les fleurs mortes repousser dans ta tête, ma chérie. Ça finit par donner de mauvaises idées."

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait sentir l'odeur de la menthe poivrée émaner de son haleine. La même menthe que dans le métro.

"Va te laver", ordonna-t-il, sa voix tombant d'une octave, devenant un grondement sourd. "Et ramasse ta broderie. Tu as piqué le lin si fort que tu l'as déchiré. C'est du gâchis."

Il tourna les talons et sortit, le bruit de ses bottes lourdes résonnant sur le plancher comme des coups de marteau sur un cercueil.

Clélia resta seule dans la cuisine. Elle porta sa main à sa joue, effleurant la terre humide. Elle ne la nettoya pas. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda la mouche. L'insecte ne bougeait plus. Une de ses ailes était restée collée au verre, arrachée dans un ultime effort pour s'échapper.

Elle comprit alors que l'odeur d'ozone n'était pas un souvenir. C'était un signal. Le voile de dentelle se déchirait, révélant non pas un monde dévasté, mais une prison méticuleusement construite par un homme qui n'avait jamais cessé de la suivre.

Elle baissa les yeux sur le tambour de broderie au sol. Le centre de la pivoine, qu'elle avait piqué avec acharnement, était devenu un trou béant. Un vide noir.

Sous la maison, dans le jardin, elle savait maintenant que ce n'étaient pas seulement des engrais que Thomas enterrait. C'étaient les preuves d'une vie qu'il lui avait volée, morceau par morceau, pour la recoudre ici, dans ce tombeau de dentelle.

Chapitre 6

L'Émondeur de Nuit

Le bois de la lucarne lui mordait les genoux, une douleur sourde et rythmée par les battements de son propre cœur qu'elle sentait jusque dans ses rotules. L'air de la lucarne était saturé de poussière ancienne, un goût de laine rance et de papier jauni qui lui tapissait le fond de la gorge. Clélia pressa son front contre la vitre froide. Un cercle de buée se forma instantanément, brouillant le monde extérieur, transformant le jardin en une aquarelle de gris et de noirs mouvants. Elle l'essuya d'un revers de manche compulsif, le lin rugueux irritant sa peau déjà à vif.

En bas, la tache jaune de la lanterne oscillait. Thomas avançait avec une lenteur de prédateur, ou de saint. Le halo de lumière découpait sa silhouette, étirant son ombre sur les massifs de pivoines jusqu'à ce qu'elle semble grimper contre les murs de ronces, une créature déformée, immense, qui surveillait la scène d'en haut.

Il s'arrêta devant le massif des roses "Cuisse de Nymphé". Clélia vit ses doigts s'agiter dans la lumière, longs, pâles, semblables à des larves cherchant leur chemin dans l'obscurité. Il ne portait pas de gants. Il ne portait jamais de gants pour le travail de précision.

Le silence de la nuit fut brisé par un murmure. Ce n'était pas le vent. C'était une vibration basse, un bourdonnement de gorge qui traversait le verre et les cloisons pour venir gratter l'oreille de Clélia. Thomas parlait. Il s'adressait aux buissons avec une dévotion qui faisait monter une bile acide dans l'œsophage de la jeune femme.

— Tu as encore laissé tes bords s'effiloche, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sa voix portée par l'humidité de l'air. Tu es indisciplinée. Tu te laisses aller à la mollesse du

soir.

Il pencha la tête, une inclinaison brusque, presque mécanique. Ses yeux, deux fentes sombres sous l'arcade sourcilière, fixaient un pétale dont le bord commençait à brunir, une infime trace de décomposition, une morsure d'insecte invisible à l'œil nu, mais pas pour lui. Pour Thomas, c'était une insulte. Une trahison de l'esthétique qu'il avait imposée à ce rectangle de terre.

Il sortit le sécateur de sa ceinture. Le métal brilla d'un éclat bleuté sous la mèche de la lanterne. *Clac.* Le bruit fut sec, net, comme un os qui se brise sous une pression trop forte.

— Voilà qui est mieux, souffla-t-il. On ne peut pas laisser la pourriture s'installer. Elle rampe, tu sais ? Elle commence par une tache, une petite faiblesse, et avant qu'on ne s'en rende compte, tout le jardin pue le compromis.

Clélia vit ses mains s'enfoncer au cœur du buisson. Les épines devaient lui lacérer la peau, mais il ne tressaillait pas. Au contraire, il semblait puiser une force nerveuse dans la douleur. Il saisit une tige de pivoine, celle qui était un peu trop lourde, celle qui penchait vers le sol avec une grâce fatiguée.

— Tu es fatiguée, ma douce ? Tu veux retourner à la terre ?

Il ne coupa pas la tige. Il la caressa d'abord, le pouce écrasant le suc de la plante contre la pulpe de son doigt. Clélia vit, ou crut voir, le liquide sombre couler le long de son poignet. L'odeur de la sève écrasée remonta jusqu'à elle, une senteur verte, écœurante, mêlée à l'effluve métallique du fer de l'eau d'arrosage. C'était l'odeur d'un abattoir végétal.

Soudain, le mouvement de Thomas devint frénétique. Le sécateur n'était plus un outil, mais une arme de chirurgie punitive. *Clac. Clac. Clac.* Les têtes des fleurs

tombaient dans la poussière, des taches pâles s'écrasant sur le sol noir. Il ne taillait pas pour la croissance ; il amputait. Il éliminait chaque feuille qui ne répondait pas à sa géométrie mentale, chaque excroissance qui osait chercher la lumière d'une manière non autorisée.

— Regarde-moi quand je te parle, gronda-t-il en saisissant une branche de lilas.

Il la tordit jusqu'à ce que l'écorce craque, révélant le blanc humide du bois intérieur. Il approcha son visage de la blessure de la plante, humant l'agonie du végétal avec une inspiration sifflante, les narines battantes. Ses lèvres bougeaient, articulant des noms que Clélia ne reconnaissait pas, des prénoms féminins qui s'évaporaient dans la brume comme des fantômes.

— Élise ne comprenait pas l'ordre. Elle voulait toujours s'étaler. Elle voulait des racines qui s'étendent au-delà des murs. Tu ne seras pas comme Élise, n'est-ce pas ?

Il posa sa main sur le sol, là où il avait enterré ses "nutriments" quelques jours plus tôt. Ses doigts s'enfoncèrent dans la terre meuble, griffant la surface, cherchant un contact plus profond. Clélia sentit une sueur froide couler entre ses omoplates. Le jardin n'était pas un décor. C'était un corps. Un immense organisme dont Thomas était le cerveau, et dont elle n'était qu'une cellule de plus, enfermée dans cette membrane de pierre et de dentelle.

Le jardinier se redressa brusquement. La lanterne projeta son visage dans une contre-plongée monstrueuse. Ses pommettes semblaient prêtes à percer sa peau fine, et ses yeux brillaient d'une lucidité fiévreuse. Il se tourna vers la maison.

Clélia se figea. Elle ne respira plus. L'air dans ses poumons devint un poids solide, une pierre froide. Elle craignait que le bruit de ses cils contre le verre ne le trahisse. Thomas fixa la lucarne. Il ne pouvait pas la voir, elle était dans l'ombre, et pourtant, elle sentit son regard traverser la vitre comme une aiguille à broder, piquant sa chair,

cherchant le nerf.

Il sourit. Ce n'était pas un sourire de bienveillance, mais celui d'un sculpteur devant un bloc de marbre récalcitrant. Il leva son sécateur vers la fenêtre, les lames ouvertes, simulant un baiser de métal.

— Je sens ton odeur, Clélia, murmura-t-il, assez fort pour que le son rampe jusqu'à elle. Tu sens la peur et le lin mouillé. C'est une odeur de fleur qui a besoin d'être émondée. Tu as trop de pensées qui dépassent. Tes racines s'emmêlent dans le passé.

Il se remit au travail, mais la violence avait changé de nature. Elle était devenue méthodique, chirurgicale. Il s'approcha d'un petit rosier qu'elle aimait particulièrement, celui qu'elle avait planté elle-même dans un moment de naïf espoir. Il ne le coupa pas. Il commença à arracher les feuilles, une par une, avec une lenteur calculée. Le bruit de la déchirure — ce petit *scratch* humide — se répétait, encore et encore, une torture sonore qui résonnait dans le crâne de Clélia.

Chaque feuille arrachée était un morceau de sa propre peau qu'il semblait peler. Elle voyait ses doigts maculés de terre et de sève, des mains de fossoyeur qui prétendaient aimer la vie. Il parlait maintenant à voix basse, une litanie de reproches, une liste de toutes les fois où elle avait "débordé", où elle n'avait pas été la poupée de cire qu'il avait tenté de mouler.

— Le monde dehors est un dépotoir, Clélia, disait-il en jetant une poignée de feuilles mortes au vent. Les gens y poussent comme des mauvaises herbes, sans but, sans beauté. Ils s'étouffent les uns les autres. Ici, je te donne la forme parfaite. Je retire ce qui est inutile. Je retire ce qui te rend laide.

Il s'agenouilla de nouveau, son visage à quelques centimètres du sol, là où la pivoine décapitée gisait. Il ramassa une des fleurs tombées et l'écrasa dans sa paume, fermant le poing jusqu'à ce que le jus rose s'écoule entre ses doigts, tachant sa manche de

coton blanc. Il porta sa main à son visage et frotta le liquide sur ses joues, comme un maquillage de guerre fait de pétales broyés.

Clélia recula de la fenêtre, ses mains tremblantes heurtant un vieux mannequin de couture recouvert d'une toile poussiéreuse. L'objet bascula dans un grincement de bois sec, un bruit qui lui parut exploser dans le silence de la maison.

En bas, dans le jardin, le mouvement de Thomas s'interrompit net. La lanterne fut posée au sol.

Elle le vit se redresser, sa silhouette n'étant plus qu'une découpe noire contre la lumière jaune. Il ne regardait plus les fleurs. Il regardait la lucarne, la tête légèrement penchée sur le côté, comme un oiseau de proie écoutant le frémissement d'une souris sous la paille.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri. C'était un silence de prédateur qui vient de localiser sa proie. Clélia entendit alors le bruit de la porte de service, en bas, qui s'ouvrait lentement. Le gémissement des gonds, un son qu'elle connaissait par cœur, monta l'escalier, s'insinuant sous les portes, serpentant le long des murs, jusqu'à la pièce où elle se trouvait.

Puis, le bruit des pas. Un pas lourd, traînant, celui d'un homme qui ne presse pas, car il sait que sa victime n'a nulle part où aller. Le bruit de la terre humide tombant des bottes sur le parquet ciré du couloir.

Clac.

Le son du sécateur qu'il venait de refermer. Une dernière fois.

Chapitre 7

Le Secret du Puits

Le silence n'était pas un vide, c'était une présence épaisse, une mélasse invisible qui s'engluait dans les poumons de Clélia. Depuis que le moteur de la camionnette de Thomas s'était éteint au loin, dévoré par la brume des collines, la maison respirait avec une régularité écœurante. Chaque craquement du parquet ciré résonnait comme une vertèbre qui se brise. Clélia restait immobile au centre de la cuisine, les mains crispées sur le lin brut de son tablier, observant une tache de gras sur la table en chêne. La tache semblait s'étendre, une amibe sombre dévorant le bois mort, tandis qu'une mouche bleue, grasse et léthargique, tournait autour dans un bourdonnement gras qui lui vrillait les tympans.

Elle devait bouger. Ses muscles étaient des cordes de piano trop tendues, prêtes à claquer avec un bruit sec. Elle sentait la sueur perler à la racine de ses cheveux, une goutte glacée qui traçait un chemin lent, trop lent, le long de sa colonne vertébrale.

Le puits.

Le mot flottait dans son esprit comme un corps à la dérive. Thomas lui avait interdit d'approcher de la structure de pierre au fond du verger, là où les herbes devenaient hautes et coupantes comme des lames de rasoir. Il disait que l'eau y était rance, chargée de métaux lourds, une relique d'un monde empoisonné. Mais l'odeur qui s'en échappait par les nuits sans vent ne sentait pas le fer. Elle sentait la douceur écœurante d'un fruit que l'on a laissé s'effondrer sur lui-même dans l'obscurité d'une cave.

Elle poussa la porte de service. Le grincement des gonds, ce cri métallique qu'elle connaissait si bien, déchira l'air immobile. Elle se figea, le cœur battant contre ses

côtes comme un oiseau piégé dans une cage de verre. Rien. Juste le balancement monotone des pivoinés, dont les têtes trop lourdes semblaient s'incliner sous le poids d'un secret insupportable. Leurs pétales étaient d'un rose si violent, si saturé, qu'ils en paraissaient obscènes sur ce tapis de terre noire.

Clélia avança. La rosée imprégnait ses bas en coton, une morsure froide contre ses chevilles. Elle évitait les racines qui émergeaient du sol comme des doigts décharnés cherchant à la crocheter. À mesure qu'elle approchait du puits, l'air changeait. Il devenait plus dense, chargé d'une humidité qui collait à la peau, une vapeur de caveau qui portait des effluves de vase et quelque chose de plus âcre, de plus organique. Une odeur de décomposition si pure qu'elle en devenait presque sucrée.

Le puits était recouvert d'une lourde trappe en bois de chêne, scellée par une chaîne rouillée dont les maillons semblaient soudés par le temps et l'oxydation. Mais Thomas, dans sa hâte matinale, n'avait pas replacé le cadenas correctement. Il pendait, béant, comme une mâchoire déboîtée.

Clélia posa ses mains sur le bois. Il était gluant, couvert d'une mousse noire et huileuse qui s'insinua immédiatement sous ses ongles. Elle poussa. Un effort viscéral qui fit saillir les tendons de son cou. Le bois protesta dans un gémissement de fibre arrachée, libérant une bouffée d'air si fétide qu'elle manqua de vomir. C'était l'odeur d'un estomac ouvert, un mélange de soufre, de boue ancienne et de viande oubliée.

Elle s'appuya contre la margelle de pierre, ses yeux luttant pour percer l'obscurité du conduit. À quelques mètres en dessous, une surface noire et huileuse reflétait un fragment de ciel gris, une pupille morte fixant l'infini. Elle ne vit rien d'abord, sinon le balancement lent de quelques mouches attirées par le sillage de sa propre respiration.

Puis, une lueur.

Ce n'était pas le reflet de l'eau. C'était une ligne droite, trop parfaite pour être naturelle. Un éclat de verre au milieu de la pourriture.

Clélia s'agenouilla sur le bord humide, ignorant la douleur des pierres qui s'enfonçaient dans ses rotules. Elle tendit le bras, son épaule craquant dans l'effort. Ses doigts effleurèrent une saillie dans la paroi intérieure, une sorte de niche creusée entre deux moellons. Là, niché dans un nid de toiles d'araignées gluantes et de cadavres de coléoptères, reposait l'objet.

Quand elle le saisit, une décharge électrique sembla parcourir son bras. Ce n'était pas de l'énergie, c'était le choc du froid métallique contre sa paume chaude.

Un smartphone.

L'écran était un désastre de fissures, une toile d'araignée de verre brisé qui semblait irradier d'un point d'impact central. Mais ce n'était pas le pire. La coque, autrefois d'un blanc immaculé, était recouverte d'une substance brune, croûteuse, qui s'écaillait sous la pression de ses doigts. Elle en connaissait la couleur. Elle en connaissait l'odeur ferreuse qui se réveillait avec la chaleur de sa main. Du sang séché. Beaucoup de sang.

Elle frotta frénétiquement la surface avec le pan de sa robe de lin, tachant le tissu blanc d'une traînée de rouille humaine. Sous la croûte, elle vit une petite encoche dans le verre, là où une dent, peut-être, ou un ongle désespéré avait griffé la matière.

Un frisson convulsif la secoua. Elle tourna l'appareil. À l'arrière, une petite étiquette autocollante à moitié arrachée montrait un petit chaton rose, un vestige d'une vie banale, d'un monde où l'on prenait des photos de son café et où l'on riait dans des métros bondés. Ce chaton, avec ses grands yeux délavés par l'humidité, semblait hurler contre l'obscurité du puits.

Clélia sentit un goût de bile monter dans sa gorge. Elle se revit, quelques mois plus tôt, ou peut-être des années — le temps n'était plus qu'une boucle de dentelle déchirée — demandant à Thomas pourquoi les fleurs poussaient si vite près du puits. Il lui avait souri, ce sourire qui ne montrait jamais ses dents du fond, et lui avait caressé la joue avec ses doigts qui sentaient toujours la terre fraîche et le sang de bœuf.

"La terre a faim, Clélia. Il faut lui donner ce qu'elle demande pour qu'elle nous protège."

Soudain, un bruit.

Ce n'était pas le vent. C'était le crissement de gravier sous des pneus, loin, très loin à l'entrée du chemin. Le moteur de la camionnette. Thomas revenait.

La panique fut une explosion de froid dans sa poitrine. Elle tenta de remettre le téléphone dans la niche, mais ses mains tremblaient si violemment que l'objet lui échappa. Elle l'entendit heurter la paroi de pierre avec un **clac** sec avant de disparaître dans l'eau noire.

Ploc.

Un son minuscule. Un point final.

Elle referma la trappe en bois dans un geste désespéré, s'arrachant un ongle dans la précipitation. Le sang, rouge et vif, perla sur le bois pourri, se mélangeant à la mousse noire. Elle ne sentit pas la douleur. Elle entendit seulement le moteur qui se rapprochait, de plus en plus fort, un grondement de prédateur qui rentre à la tanière.

Elle se mit à courir vers la maison, ses pieds s'enfonçant dans la terre meuble du verger. Les branches des pommiers bas semblaient se tendre pour griffer son visage, pour retenir ses cheveux. Elle atteignit la porte de service, entra, et s'adossa contre le

bois, le souffle court, ses poumons brûlant comme s'ils étaient remplis de tessons de verre.

Elle regarda ses mains. Elles étaient noires de vase, tachées de sang séché et de sang frais.

Le bruit du moteur s'arrêta brusquement dans la cour. Un silence de mort retomba sur le cottage. Puis, le bruit d'une portière qui se ferme. Un choc sourd, définitif.

Clélia entendit les pas de Thomas sur le gravier. Des pas lents. Mesurés. Il s'arrêta. Elle savait, elle **sentait** qu'il regardait vers le verger. Il savait lire la terre. Il savait lire le désordre des herbes froissées.

Elle se précipita vers l'évier, ouvrit le robinet. L'eau coula, brune d'abord, puis claire, mais elle lui parut visqueuse, chargée de l'ombre du puits. Elle frotta ses mains avec une brosse de crin, s'arrachant la peau, cherchant à faire disparaître l'odeur de la mort, mais plus elle frottait, plus l'odeur semblait émaner de ses propres pores.

La porte d'entrée s'ouvrit.

"Clélia ?"

La voix était douce, onctueuse comme du miel empoisonné. Elle venait du couloir. Le bruit des bottes pleines de terre sur le parquet. **Choc. Choc. Choc.**

Elle se figea, les mains sous l'eau glacée, le regard fixé sur la fenêtre. Là-bas, au fond du jardin, le puits semblait l'observer avec son couvercle de bois mal refermé, une bouche entrouverte prête à recracher les vérités qu'on avait tenté d'y noyer.

"Tu es dans la cuisine, ma chérie ?"

L'ombre de Thomas s'allongea sur le mur de la cuisine, une silhouette immense, déformée par l'angle de la lumière, tenant à la main un nouveau sac d'engrais dont l'odeur chimique et violente commença déjà à saturer l'espace, étouffant le parfum des pivoines.

Chapitre 8

La Morsure des Ronces

Le sac d'engrais heurta le carrelage avec un bruit mat, un son de chair lourde tombant sur la pierre. La poussière grise qui s'en échappa fit éternuer Clélia, un spasme qui lui déchira la gorge. Elle ne regarda pas Thomas. Elle ne pouvait pas. Ses yeux étaient rivés sur les grains sombres qui s'écoulaient de la déchirure du plastique, des granulés d'un brun de sang séché qui exhalaient une odeur de marée basse et de charogne industrielle.

« Tu as l'air pâle, ma petite fleur. Est-ce le sucre ? La chaleur de la bassine ? »

La voix de Thomas glissa sur sa nuque comme une limace. Elle sentit ses doigts, calleux et imprégnés d'une odeur de terreau froid, se poser sur son épaule. Il pressa légèrement. C'était une caresse qui ressemblait à un test de résistance, comme s'il vérifiait la maturité d'un fruit avant de le cueillir.

« J'ai besoin... d'air, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un sifflement sec dans sa gorge nouée.

« Va. Le jardin t'attend. Mais ne t'approche pas trop des limites, Clélia. Les mûriers sont en pleine poussée, ils sont... capricieux cette année. »

Elle ne répondit pas. Elle s'extirpa de son étreinte, ses pieds nus glissant sur le linoléum, et franchit la porte de service. L'air extérieur, qu'elle espérait salvateur, n'était qu'une nappe d'humidité poisseuse, saturée par le parfum écoeurant des pivoines qui semblaient gonfler à vue d'œil, leurs pétales lourds et humides comme des paupières malades.

Elle marcha d'abord lentement, le dos courbé sous le poids du regard qu'elle devinait derrière les carreaux plombés de la cuisine. Puis, une fois l'angle du séchoir à herbes passé, elle courut. Ses pieds frappaient le gazon trop vert, trop dru, qui semblait vouloir s'enrouler autour de ses chevilles. Elle visait le mur de mûriers, cette barrière de ténèbres végétales qui délimitait leur monde de la "désolation" dont Thomas lui parlait chaque soir.

Arrivée à la lisière, elle s'arrêta. Le mur de ronces s'élevait à plus de trois mètres, un enchevêtrement de tiges violacées, grosses comme des poignets d'enfant, hérissées de pointes noires et luisantes. Elle chercha la faille qu'elle avait repérée deux jours plus tôt, un léger affaissement dans la masse sombre.

Elle plongea les mains dans le feuillage.

Le premier contact fut une morsure. Une épine, recourbée comme un hameçon, s'enfonça dans la pulpe de son index. Elle ne retira pas sa main. Elle tira. Les branches ne cédèrent pas. Elles grincèrent, un bruit de vieux cuir sec, et elle réalisa avec une horreur glacée que les tiges n'étaient pas simplement entrelacées par la nature. Elles avaient été tressées.

Clélia s'acharna. Elle écarta deux branches massives, révélant le cœur du fourré. Ses yeux s'écarquillèrent. À l'intérieur, invisible de loin, un réseau de fils de fer barbelé rouillé serpentait entre les tiges, les deux matières fusionnant dans une étreinte symbiotique. Les pointes de métal et les épines végétales se relayaient pour interdire tout passage.

« Je dois sortir, » haleta-t-elle.

Elle glissa son corps entre deux nœuds de bois. Une ronce lui laboura la joue, une ligne de feu qui descendit jusqu'à sa mâchoire. Elle sentit le liquide chaud perler, une

goutte de sang qui vint s'écraser sur son col en dentelle blanche. Elle s'enfonça davantage. Le silence du jardin fut remplacé par le bourdonnement des mouches à viande qui s'agitaient autour des mûres trop mûres, des fruits d'un noir de jais, gorgés d'un jus qui ressemblait à de l'encre de seiche.

Soudain, le mur de ronces sembla se refermer sur elle. Une branche, libérée par son mouvement, revint fouetter son bras avec une force mécanique. L'épine s'accrocha à sa chair, ne se contentant pas de piquer, mais s'ancrant profondément. Clélia tenta de reculer, mais une autre branche s'était déjà logée dans ses cheveux, entortillant ses boucles blondes dans un étau de crochets.

Elle était piégée. Suspendue dans une cage de douleur.

Chaque mouvement déclenchait une nouvelle agression. Le tissu de sa robe en lin craqua, un déchirement lent, obscène. Elle entendit le *pop* distinct de sa peau qui cédait sous l'assaut d'une pointe particulièrement acérée au niveau de sa hanche. L'odeur des ronces était écrasante : un mélange de sève amère, de fer et de quelque chose d'autre, une émanation fétide montant du sol, là où les racines s'abreuvaient de l'engrais de Thomas.

Elle vit alors, à quelques centimètres de son visage, une petite touffe de poils roux accrochée à un barbelé. Les restes d'un renard, ou peut-être d'un chien, dont les os blanchis gisaient au pied du fourré, dissimulés par l'ombre épaisse. La plante ne protégeait pas ; elle consommait.

La panique monta, une marée de bile dans sa gorge. Elle commença à se débattre frénétiquement, ignorant la douleur, les griffures qui se multipliaient sur ses bras comme des scarifications rituelles. Elle tirait, arrachait, ses ongles s'empourprant de son propre sang. Un cri resta bloqué dans sa poitrine, un étouffement sec.

Elle parvint à s'extraire, retombant en arrière sur le gazon, haletante, les membres

tremblants de spasmes incontrôlables.

Le silence revint, seulement troublé par le craquement des branches qui reprenaient leur place, se réajustant avec une précision malveillante. Clélia regarda ses mains. Elles étaient déchiquetées, des sillons rouges et profonds marquant ses paumes. Sa robe était souillée de terre et de taches de sang qui s'élargissaient, telles des fleurs sombres s'épanouissant sur le lin.

Choc. Choc. Choc.

Le bruit des bottes de Thomas sur le porche.

L'adrénaline la projeta sur ses pieds. Elle ne pouvait pas rester là. Elle ne pouvait pas lui montrer. S'il voyait les morsures des ronces, il saurait qu'elle avait essayé de franchir le périmètre. Il saurait qu'elle n'était plus sa "petite fleur" docile.

Elle courut vers la remise, ses muscles criant de douleur. Elle y trouva un vieux châle de laine épaisse, gris et poussiéreux, qu'elle jeta sur ses épaules pour masquer les déchirures de sa robe. Elle frotta ses mains contre l'herbe pour enlever le plus gros du sang, mais la terre s'insinua dans les plaies, créant une brûlure sourde, pulsante.

Elle rentra par la buanderie, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. L'odeur de l'engrais avait maintenant envahi toute la maison, une présence physique, étouffante.

« Clélia ? Tu es rentrée ? »

Il était dans le couloir. Elle se précipita vers l'évier de la buanderie, ouvrant le robinet d'eau froide. L'eau frappa ses blessures, un choc thermique qui lui fit mordre sa lèvre jusqu'au sang pour ne pas hurler. Le liquide qui s'écoulait dans le siphon était d'un rose pâle, tourbillonnant avant de disparaître.

Thomas apparut dans l'encadrement de la porte. Il ne portait plus son sac d'engrais. Ses mains étaient propres, trop propres, les ongles coupés court, d'un blanc chirurgical. Il la fixa, ses yeux clairs scrutant chaque détail de sa posture.

« Tu es toute transpirante, » observa-t-il. Sa voix avait cette douceur huileuse qui lui donnait envie de s'arracher la peau. « Et ce châle... il fait si chaud aujourd'hui. »

Il fit un pas vers elle. Clélia pressa ses mains blessées contre le rebord de l'évier, les cachant sous le rebord de porcelaine.

« J'ai eu un coup de froid... le contraste avec la cuisine, » balbutia-t-elle.

Il s'approcha encore. Il était si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de la terre sur ses vêtements, une odeur de tombe fraîchement retournée. Il leva une main et, du bout de l'index, suivit la ligne de la griffure sur sa joue, celle qu'elle n'avait pas pu cacher.

« Les mûriers, » dit-il, presque dans un murmure. « Je t'avais prévenue, Clélia. Ils sont sauvages. Ils n'aiment pas qu'on les bouscule. »

Il appuya son doigt sur la plaie. La douleur fut fulgurante, une pointe d'acier s'enfonçant dans son cerveau. Elle ne cilla pas. Elle fixa un point mort sur le mur, une tache d'humidité qui ressemblait à un visage grimaçant.

« C'est une petite morsure, » continua-t-il en retirant son doigt, désormais taché d'un point rouge. Il porta son index à ses propres lèvres et le lécha lentement, ses yeux ne quittant jamais les siens. « Mais les blessures du jardin ont tendance à s'infecter si on ne les soigne pas correctement. On ne sait jamais ce qui nourrit la terre, n'est-ce pas ? »

Il lui sourit, un étirement de lèvres sans joie qui ne découvrait que ses dents trop

blanches.

« Va te laver, Clélia. Mets ta robe en soie verte. Celle que je t'ai offerte pour notre anniversaire. Elle cachera... tes frissons. »

Il se détourna et sortit, la laissant seule avec le bruit de l'eau qui coulait toujours, un murmure constant qui semblait répéter son nom comme une menace. Clélia regarda ses mains. Sous l'eau, les plaies s'étaient rouvertes, et le sang recommençait à couler, plus sombre, plus épais, se mélangeant à la terre noire qui refusait de partir, incrustée sous sa peau comme une promesse de décomposition.

Chapitre 9

La Morgue Sucrée

La soie verte glissait sur ses hanches avec le sifflement d'une vipère s'enroulant dans les hautes herbes. Sous le tissu coûteux, la plaie à son doigt battait au rythme de son cœur, une pulsation sourde, chaude, qui semblait vouloir déchirer le pansement de lin. Thomas aimait cette robe. Il disait qu'elle lui donnait l'air d'une nymphe des bois, une créature de sève et de mousse, mais Clélia ne sentait que le froid du textile contre sa chair encore moite de la sueur de l'angoisse. L'odeur de la maison l'oppressait : un mélange écœurant de cire d'abeille, de lavande séchée et, en dessous, cette note persistante de terre grasse, une exhalaison de caveau qui remontait entre les lattes du parquet.

Il était sorti « soigner le verger ». Elle l'avait regardé s'éloigner par la fenêtre de la cuisine, sa silhouette dégingandée portant un seau de fer dont le contenu, sombre et épais, clapotait à chaque pas.

Clélia ne monta pas dans sa chambre. Ses pieds, nus sur le bois poli, la menèrent vers la porte du fond, celle que Thomas gardait toujours verrouillée sous prétexte que les émanations des ferments étaient « toxiques pour une constitution aussi délicate ». La serrure était une bouche d'ombre. Mais aujourd'hui, le pêne n'était pas complètement engagé. Un oubli ? Ou un test ? Une mouche charbonneuse, grasse de s'être nourrie sur un fruit trop mûr, vint buter contre son front avant de se précipiter vers l'entrebâillement de la porte, attirée par un effluve de sucre brûlé et de vinaigre.

Elle poussa le battant. Le gémissement des gonds fut un cri de trahison dans le silence de la demeure.

L'escalier descendait vers une fraîcheur humide qui lui fit dresser les poils sur les bras. En bas, l'Atelier de Conserves s'ouvrait comme un sanctuaire de verre et de métal. C'était une pièce aveugle, éclairée par une unique ampoule nue qui oscillait au bout d'un fil jauni, projetant des ombres saccadées sur les murs couverts de moisissures blanchâtres, semblables à des dentelles de champignons.

L'air ici était solide. Il fallait le mâcher pour respirer. Une odeur de sirop trop concentré, de fruits en décomposition et de métal oxydé lui emplit la gorge, déclenchant un spasme de nausée qu'elle ravala avec effort.

Des étagères de chêne massif montaient jusqu'au plafond, ploignant sous le poids de centaines de bocaux. Ils étaient alignés avec une précision maniaque, les étiquettes tournées vers l'extérieur, toutes calligraphiées de la main fine et penchée de Thomas.

Clélia s'approcha de la première rangée. *« Fraises des bois – Juin 2022 »*.

Son sang se glaça. Thomas lui avait juré que le monde s'était embrasé en 2018, que les villes n'étaient plus que des charniers fumants et que leur cottage était le dernier bastion de pureté sur une terre morte.

« Prunes de Damas – Août 2020 ».

« Gelée de coings – Octobre 2019 ».

Ses doigts tremblants effleurèrent le verre froid. Les dates remontaient le temps, implacables, niant le chaos extérieur qu'il lui décrivait chaque soir au coin du feu pour la garder docile, terrée entre ses murs de ronces. Il n'y avait jamais eu d'effondrement. Il n'y avait eu que lui.

Elle continua d'avancer, le froissement de sa robe de soie sonnait comme un reproche dans la crypte sucrée. Arrivée au fond de la pièce, elle vit les bocaux spéciaux. Ils n'étaient pas remplis de fruits.

Dans le premier, immergé dans un sirop d'ambre sombre, une mèche de cheveux

blonds flottait, onduleuse, comme une méduse captive. L'étiquette portait un seul prénom : *« Sarah – Mai 2015 »*. La chevelure semblait encore vivante, chaque fibre captant la lumière chancelante de l'ampoule.

Dans le suivant, une bague de fiançailles en or blanc reposait au fond d'un liquide visqueux, translucide, où dérivait des fragments de peau morte, fines pellicules blanches comme des flocons de neige dans une boule à souvenir macabre. *« Élise – Septembre 2016 »*.

Clélia sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Son regard se fixa sur un bocal plus grand, tout au bout de l'étagère. À l'intérieur, une main. Une main de femme, sectionnée proprement au poignet, la peau tannée par le sucre et le sel, les ongles encore peints d'un vernis écaillé d'un rouge provocant. Elle n'était pas seule dans le bocal. Elle tenait, entre ses doigts figés, une broche en nacre que Clélia reconnut immédiatement. C'était celle que Thomas lui avait offerte le mois dernier, prétendant l'avoir trouvée dans les affaires de sa grand-mère.

Le silence de la cave fut soudain brisé par un bruit de succion, un pas lourd dans la terre battue juste au-dessus d'elle. Le plancher de la cuisine craqua.

Elle se tourna pour fuir, mais ses yeux furent captés par un bocal vide, posé sur le plan de travail en zinc. Il était propre, étincelant, n'attendant que son contenu. À côté, une étiquette vierge et un stylo plume. Et, posé juste là, un ruban de soie verte, identique à celui qui serrait sa propre taille.

L'odeur de sucre devint insupportable, une chape de plomb qui lui écrasait les poumons. Elle entendit le grincement de la porte en haut de l'escalier. Un courant d'air fit osciller l'ampoule plus violemment.

« Clélia ? »

La voix de Thomas était un murmure de velours, une caresse empoisonnée qui descendait les marches, une à une.

« Le sucre est presque prêt, ma chérie. Il ne manque plus que la touche finale. »

Elle regarda ses mains. La plaie à son doigt s'était rouverte sous l'effet de la tension, et une goutte de sang, lourde et sombre, tomba sur le sol de terre battue. Elle ne fit aucun bruit, instantanément absorbée par la poussière avide. Clélia recula contre l'étagère, les bocaux de verre cliquetant derrière son dos comme des dents qui s'entrechoquent. Le reflet de sa propre robe verte dans le bocal vide lui renvoya l'image d'un fruit déjà cueilli, déjà condamné, prêt à être étouffé sous la douceur éternelle du sirop.

Le premier pas de Thomas apparut dans le halo de l'ampoule. Ses bottes étaient couvertes d'une boue noire, épaisse, qui dégageait une odeur de viande rance. Il tenait à la main une paire de cisailles de jardinier, dont les lames brillaient d'un éclat froid.

« Tu as toujours été trop curieuse, Clélia. C'est ce qui gâte le fruit. L'impureté commence toujours par une pensée. »

Il sourit. Ce n'était pas un sourire d'homme, mais une contraction de muscles sur un crâne de prédateur. Il leva les cisailles. Le cliquetis du métal se mêla au bourdonnement de la mouche, qui venait de se noyer dans un bocal de miel ouvert, ses ailes s'agitant de moins en moins vite, prisonnières de l'or liquide, jusqu'à l'immobilité totale.

Chapitre 10

Le Dîner des Vérités

Le crissement de la soie contre le bois de la chaise résonna comme un avertissement dans le silence pétrifié de la salle à manger. Thomas avait insisté pour qu'elle porte la robe en lin crème, celle dont l'ourlet avait été brodé de petites fleurs de lys si serrées qu'elles semblaient étrangler le tissu. Clélia était assise, le dos si droit que ses vertèbres menaçaient de percer sa peau fine. Devant elle, l'argenterie brillait d'un éclat chirurgical sous la lueur des chandelles en suif qui dégageaient une odeur écœurante de graisse animale rance.

Thomas ne mangeait pas encore. Il l'observait. Ses mains, larges et calleuses, reposaient de chaque côté de son assiette, parfaitement immobiles. Sous ses ongles, malgré le brossage vigoureux qu'elle l'avait entendu effectuer dans la buanderie, subsistait un liseré noir, une ligne de terre grasse qui semblait palpiter. L'odeur de la boue noire, cette fragrance de viande oubliée au soleil qu'il avait rapportée du jardin, flottait autour de lui, gâchant le parfum des pivoines disposées dans le vase en cristal.

« Tu ne touches pas à ton ris de veau, Clélia. C'est le cœur de la bête. La partie la plus tendre, la plus pure. »

Sa voix était un murmure de velours râpeux. Il ramassa son couteau. Le métal grimaça contre la porcelaine, un bruit strident qui fit tressaillir la paupière gauche de la jeune femme. Un tic nerveux qu'elle ne parvenait plus à contrôler. Thomas le remarqua. Son regard s'attarda sur le petit battement de chair sous l'œil de Clélia, une fascination de biologiste pour un insecte agonisant.

« Tu as cet air hagard, ces derniers temps, reprit-il en découpant une bouchée avec

une précision millimétrée. Comme une plante qu'on aurait oubliée d'arroser. Ou pire. Comme une plante qui recevrait trop de lumière d'un coup. Ça brûle les feuilles, n'est-ce pas ? Ça jaunit les bords. »

Clélia baissa les yeux sur son assiette. Le ris de veau baignait dans une réduction de vin rouge si sombre qu'elle paraissait noire. Elle y vit son propre reflet, déformé, une tache pâle et mouvante. Elle força sa main à saisir la fourchette. Ses doigts étaient glacés, ses articulations raides. Elle sentait le regard de Thomas peser sur sa nuque, une pression physique, comme s'il posait sa paume lourde sur ses cervicales pour la forcer à plier.

« Le monde extérieur est une décharge, Clélia. »

Il mâchait lentement, le bruit de ses mâchoires broyant la viande tendre s'amplifiant dans le crâne de la jeune femme. *Scritch. Scritch.*

« C'est un tumulte d'immondices, de bruits stridents, de gens qui s'entredéchirent pour des miettes de vide. Ils sont sales. Leurs pensées sont des égouts. Quand je t'ai trouvée, tu étais couverte de cette poussière grise. Tu ne t'en souviens plus, mais tes poumons étaient pleins de leur pollution. Ici, tout est harmonie. Tout est silence. »

Il posa sa fourchette. Le tintement du métal fut comme un coup de feu.

« Mais l'harmonie est une chose fragile. Un jardinier doit être impitoyable. Sais-tu ce qui arrive quand une pivoine commence à se nécroser par le centre ? Si on la laisse, elle infecte le sol. Elle empoisonne ses voisines. Elle trahit le jardin. »

Une goutte de sueur coula le long de la tempe de Clélia, se frayant un chemin tortueux jusqu'à son col de dentelle. Elle pouvait sentir le sel sur sa lèvre supérieure. L'air de la pièce était devenu épais, chargé de la fumée des bougies et de cette effluve ferreuse qui émanait maintenant de la viande. Elle pensa aux bocal dans la cave.

Aux étiquettes écrites de la main soignée de Thomas. Aux nutriments qu'il enfouissait la nuit, sous la lune, avec cette pelle qui ne quittait jamais le coffre de son pick-up.

« Tu as regardé par la fenêtre de la buanderie aujourd'hui, Clélia. »

Ce n'était pas une question. Le ton était plat, dépourvu d'émotion, ce qui le rendait infiniment plus terrifiant. Clélia sentit son estomac se nouer, une crampe violente qui lui coupa le souffle. Elle fixa une petite tache de graisse sur la nappe d'un blanc immaculé. Une tache ronde, comme une cible.

« Je voulais juste... voir si les rosiers... » commença-t-elle, sa voix se brisant sur la dernière syllabe.

« Les rosiers vont bien. C'est toi qui ne vas pas bien. Tu as cherché le signal, n'est-ce pas ? Tu as cherché ce bruit, cette statique que les gens appellent la liberté. Tu as voulu rouvrir la plaie. »

Thomas se leva. Il contourna la table lentement. Ses bottes de cuir propre ne faisaient aucun bruit sur le tapis épais, mais Clélia pouvait deviner son avancée à la chaleur qu'il dégageait, une chaleur de fournaise domestique. Il s'arrêta derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules. Les pouces de l'homme s'enfoncèrent dans les trapèzes de la jeune femme, juste assez pour que la douleur commence à irradier vers ses oreilles.

« Tu es ma plus belle réussite, Clélia. Ma fleur de lin. Ma brodeuse de paix. Mais je vois la tache. Je vois la moisissure qui gagne ton esprit. Tu commences à douter de la clôture. Tu commences à imaginer qu'il y a quelque chose derrière les ronces qui vaille la peine d'être vu. »

Il approcha son visage de son oreille. Elle pouvait sentir son souffle, une odeur de

menthe poivrée et de sang cuit. Un frisson convulsif parcourut le corps de Clélia, faisant cliqueter sa fourchette contre le bord de son assiette.

« Le problème avec les fleurs qui fanent, murmura-t-il, c'est qu'elles perdent leur utilité esthétique. Elles deviennent des rappels de la mortalité. Et dans mon jardin, Clélia, rien ne meurt jamais vraiment. Tout se transforme. Tout devient engrais. »

Il resserra sa prise sur ses épaules. Ses doigts étaient comme des étaux de fer. Clélia fixa la fenêtre scellée, où le reflet des bougies créait des points de lumière mouvants, comme des yeux de prédateurs tapis dans le noir de la nuit. Elle ne voyait plus le jardin. Elle ne voyait que la terre noire, cette gueule béante qui attendait qu'on la nourrisse.

« Je ne veux pas que tu te gâtes, ma chérie. Je préférerais t'arracher pendant que tu es encore parfaite. Te presser entre les pages d'un livre de souvenirs, plutôt que de te voir te décomposer dans le doute. »

Il lâcha brusquement ses épaules. Le vide qu'il laissa derrière lui était plus effrayant encore que sa pression. Il retourna à sa place, s'assit, et reprit son couteau.

« Mange, Clélia. C'est un dîner de fête. Célébrons la fin de ta curiosité. »

Elle regarda le morceau de viande noire dans son assiette. Une mouche, rescapée de la cuisine, vint se poser sur le bord de la sauce. Ses pattes grêles s'engluèrent immédiatement dans le liquide sirupeux. Elle battit des ailes frénétiquement, un bourdonnement désespéré qui semblait hurler dans le silence de la pièce. Clélia observa l'insecte s'enfoncer, millimètre par millimètre, dans l'obscurité ferreuse du jus de viande. Thomas sourit, un étirement de lèvres sans joie qui ne découvrait que ses dents trop blanches, trop régulières.

Il ne restait plus que le bruit de la mouche qui s'étouffait. Puis, plus rien.

Chapitre 11

L'Humus des Prédécesseurs

La nappe en lin, d'un blanc de linceul, buvait l'ombre de Thomas alors qu'il quittait la pièce, ses pas ne produisant qu'un craquement sec sur le parquet ciré, comme un os que l'on brise. Clélia resta seule avec la carcasse de la mouche. L'insecte ne bougeait plus, une petite perle de sauce noire figée sur son abdomen. L'air de la salle à manger était devenu solide, une masse de molécules saturées de lavande et de décomposition lente qui pesait sur ses poumons. Elle se leva. Ses articulations protestèrent dans un bruit de vieux cuir. Elle n'alluma pas les lampes. Elle n'en avait plus besoin ; l'obscurité était devenue sa seule confidente honnête.

Dehors, le ciel avait la couleur d'une ecchymose. Un premier grondement, lointain, fit vibrer les vitres scellées, un tremblement de terre miniature qui monta de la plante de ses pieds jusqu'à sa mâchoire serrée. Elle sortit par la porte de service, celle qui donnait sur le jardin clos, le sanctuaire de Thomas. L'orage n'avait pas encore éclaté, mais l'humidité collait sa robe en lin contre ses cuisses, une étreinte moite et indésirable. L'odeur était là. Elle était toujours là, mais ce soir, elle était plus dense. Ce n'était plus seulement le parfum entêtant des pivoines « Sarah Bernhardt », ces fleurs lourdes, trop charnues, qui penchaient leurs têtes roses vers le sol comme si elles étaient gorgées de plomb. C'était une exhalaison de cave, un souffle de terre grasse qui aurait trop mangé.

Elle s'agenouilla devant le massif principal. La terre était meuble, entretenue avec une dévotion maniaque par Thomas. Elle plongea ses doigts dedans. Le contact fut un choc électrique. Le sol était chaud. Une chaleur anormale, biologique, un reste de fermentation qui lui fit monter la bile à la gorge. Elle commença à creuser.

Ses ongles, soigneusement limés, s'enfoncèrent dans l'humus noir. La terre s'insinua sous la chair, une intrusion granuleuse et froide. Elle griffa la surface, écartant les racines blanches des pivoines qui ressemblaient à des nerfs déterrés. Un éclair déchira le ciel, baignant le jardin d'une lumière crue, stroboscopique. Pendant une fraction de seconde, le jardin ne fut plus un éden, mais une salle d'autopsie à ciel ouvert.

Elle creusa plus vite. Ses mains n'étaient plus des outils de brodeuse ; elles étaient devenues des griffes. La pluie commença à tomber, de grosses gouttes lourdes qui s'écrasaient sur son dos avec la force de petits cailloux. La terre devint boue. Une boue visqueuse, huileuse, qui dégageait un relent métallique de vieux sang et de cuivre oxydé. Ses doigts heurtèrent quelque chose de dur. Un caillou ? Non. La texture était différente. Trop lisse. Trop poreuse.

Elle dégagea la forme avec une frénésie qui lui brûlait les poumons. L'eau de pluie coulait dans ses yeux, salée, se mélangeant à la sueur. Elle tira.

Ce qui émergea de la gangue noire n'était pas une pierre. C'était une phalange. Puis une autre. Reliées entre elles par des restes de tendons noircis, racornis, comme des lanières de vieux plastique. Au milieu de ce débris humain, un petit cercle de métal brillait sous les éclairs : une bague en argent, dont le chaton en forme de marguerite était à moitié dévoré par l'acidité du sol.

Clélia ne cria pas. Le cri resta bloqué dans son œsophage, une boule de verre pilé. Elle continua de creuser, ses gestes saccadés, mécaniques, comme ceux d'une poupée dont le ressort aurait lâché. Elle déterra un lambeau de tissu. Du lin. Le même lin que celui de sa propre robe. Mais celui-ci était jauni, brodé de petites fleurs bleues qui semblaient ramper sur la fibre comme des insectes. Elle reconnut le point de tige. Elle reconnut la main. C'était le travail d'une experte. Quelqu'un qui avait passé des heures, des mois, à coudre son propre oubli.

Sous le lambeau de tissu, le sol céda encore. Elle plongea le bras jusqu'au coude dans

la terre saturée d'eau. Ses doigts rencontrèrent une masse souple, une résistance élastique qui ne devrait pas exister sous deux pieds de terre. Elle tira de toutes ses forces, ses muscles saillants sous sa peau pâle, ses dents grinçant les unes contre les autres.

La tête apparut en premier.

Ce n'était pas un crâne nu. Pas encore. La terre avait agi comme un agent de conservation macabre, une tourbe artificielle créée par les engrais chimiques que Thomas déversait chaque dimanche. Le visage était une topographie de cuir brun et de cavités sombres. Des mèches de cheveux blonds, étrangement propres, collaient encore au cuir chevelu, s'entrelaçant avec les racines des pivoines. Les fleurs ne poussaient pas **sur** le corps ; elles poussaient **à travers** lui. Une racine vigoureuse s'était frayé un chemin par l'orbite gauche, ressortant par la bouche entrouverte dans un rictus éternel.

Clélia lâcha la chose. La tête retomba dans la boue avec un bruit mou, un étouffement.

Elle comprit alors. La saveur de la confiture de fraises, ce goût ferreux qui lui tapissait le palais chaque matin. Les nutriments. Les « sels minéraux » que Thomas vantait avec tant de fierté. Le jardin n'était pas un décor. C'était une machine à recycler. Une usine de transformation où la chair, les rêves et les cris étaient distillés pour produire la perfection esthétique de ce cottage. Chaque pétale de pivoine était une goutte de sang traitée ; chaque broderie était un linceul déguisé.

Elle regarda ses mains. Elles étaient noires, couvertes de cette boue humaine, de ce compost de prédécesseurs. Elle sentit une présence derrière elle. Le bruit de la pluie fut soudain étouffé par une ombre plus vaste, plus dense. L'odeur de Thomas — savon de Marseille et tabac froid — vint frapper sa nuque.

« Tu as toujours eu la main verte, Clélia. »

Sa voix était basse, un murmure de velours qui s'insinuait dans le fracas du tonnerre. Il ne semblait pas en colère. Il semblait satisfait. Comme un professeur observant une élève douée résoudre enfin une équation complexe.

« Les fleurs commençaient à faner, reprit-il. Le sol s'épuise vite avec des variétés aussi exigeantes. Il a besoin de sang neuf. De pureté. Tu as passé tellement de temps à arracher les mauvaises herbes, ma chérie. Tu n'as pas compris que la mauvaise herbe, c'était le doute. »

Clélia ne se retourna pas. Elle regardait le reste du bras de la femme qui émergeait de la terre, la main tendue vers le ciel comme pour attraper une goutte de pluie, ou pour étrangler le jardinier. Elle sentit la main de Thomas se poser sur son épaule. Ses doigts pressèrent le lin mouillé, trouvant la chair, s'enfonçant légèrement dans le muscle.

« Elle était aussi très douée pour les pivoinés, murmura-t-il à son oreille. Mais elle manquait de patience. Elle a fini par faire partie du paysage. C'est une forme d'immortalité, tu ne trouves pas ? Devenir la couleur d'un pétale. Devenir le parfum qui embaume ma chambre. »

Une nausée violente tordit l'estomac de Clélia. Le goût de la viande du dîner remonta, acide, amer, porteur de la vérité de ce qu'elle avait ingéré. Elle n'était pas une invitée. Elle n'était pas une épouse. Elle était du bétail en attente de compostage.

Elle sentit le souffle chaud de Thomas contre son cou. Il descendit sa main le long de son bras, jusqu'à ses doigts souillés. Il prit sa main dans la sienne, ignorant la boue et les débris de peau morte, et la porta à ses lèvres. Il embrassa ses articulations avec une tendresse dévastatrice.

« Demain, nous replanterons, dit-il. La terre est prête. Elle a faim de toi. »

Clélia baissa les yeux vers la bague marguerite qui brillait encore dans la fosse. Sa docilité, cette fine couche de vernis qui la maintenait debout, vola en éclats. Ce n'était pas de la peur qui l'envahit, mais une clarté froide, tranchante comme un tesson de bouteille. Elle sentit le poids de la petite truelle en métal qu'elle tenait encore dans sa main droite, cachée sous le pan de sa robe.

Le jardin attendait. Les pivoines, assoiffées, balançaient leurs têtes dans l'orage, impatientes de boire.

Elle tourna lentement le visage vers lui. Ses yeux n'étaient plus les puits vides qu'il aimait tant. Ils étaient des miroirs de boue et d'orage. Elle vit le reflet de Thomas, si propre, si calme, et elle vit l'humus qui l'appelait sous ses pieds.

« Oui, Thomas, murmura-t-elle, sa voix se perdant dans un éclair qui déchira l'horizon. La terre a très faim. »

Elle resserra sa prise sur le manche en bois de l'outil. Le métal était froid. La terre était chaude. L'équilibre du jardin allait enfin être restauré.

Chapitre 12

Le Sacrifice de la Dentelle

La poigne de Thomas se referma sur le poignet de Clélia avec la précision mécanique d'un étau bien huilé. Ce n'était pas une agression brutale, mais une revendication de propriété, calme et absolue. Sous la peau fine de son avant-bras, Clélia sentit les os frotter les uns contre les autres, un craquement sourd que seul son propre crâne semblait amplifier. L'odeur de Thomas l'enveloppa, un mélange écœurant de savon à la glycérine, de terreau humide et de cette pointe métallique, acide, qui ne le quittait jamais.

— Tu es fatiguée, Clélia, murmura-t-il à son oreille. Ta raison s'effiloche comme une mauvaise toile. Il est temps de te stabiliser.

Il commença à la traîner. Ses semelles de cuir crissaient sur le gravier de l'allée, un bruit de mastication minérale. Clélia planta ses talons dans la boue, mais le sol, gorgé d'eau par l'orage qui grondait, se déroba sous elle. Elle n'était qu'un fétu de lin dans une main de géant. La petite truelle qu'elle serrait encore était sa seule ancre, un morceau de métal froid caché contre sa cuisse, sous les plis de sa jupe.

Ils franchirent le seuil du cottage. L'intérieur, d'ordinaire si apaisant avec ses bouquets de fleurs séchées et ses meubles de chêne clair, lui parut soudain étranger, hostile. Chaque objet semblait l'observer avec une malveillance muette. Le tic-tac de la pendule comtoise battait comme un cœur malade, trop lent, trop lourd. Thomas ne s'arrêta pas dans le salon. Il bifurqua vers le fond du couloir, là où l'air se faisait plus frais, plus stérile. L'Atelier.

La porte grinça, un gémissement de métal qui fit vibrer les dents de Clélia. À

l'intérieur, la lumière était crue, filtrée par des fenêtres dont les carreaux avaient été peints en blanc pour ne laisser passer qu'une clarté diffuse, sans ombre portée.

L'odeur de l'ammoniac et du vinaigre blanc lui brûla les narines, masquant à peine l'effluve plus douceâtre, plus lourde, du formol. Sur la grande table centrale, des cadres à broder étaient disposés comme des instruments chirurgicaux.

— Je ne veux pas, Thomas. Lâche-moi.

Sa voix n'était qu'un souffle, un froissement de papier de soie. Thomas la fit pivoter pour lui faire face. Ses yeux étaient d'un bleu délavé, presque translucides, dépourvus de toute colère. C'était cela le plus terrifiant : cette absence totale d'émotion, cette conviction tranquille d'un jardinier qui s'apprête à tailler un rosier récalcitrant.

— La transformation finale n'est pas une punition, Clélia. C'est une préservation. Tu ne faneras jamais ici. Tu seras ma chef-d'œuvre. La pivoine éternelle.

Il la poussa contre la table. Le bord de bois dur lui scia les reins. Il s'empara d'une sangle de cuir fixée au piètement de la table. Clélia vit ses mains : des doigts longs, aux ongles impeccablement coupés, mais dont les cuticules étaient tachées de noir. La terre des morts.

C'est à ce moment que la clarté froide l'envahit totalement. Elle ne vit plus l'homme qu'elle avait cru aimer, mais un parasite qu'il fallait extirper.

Alors qu'il se penchait pour lui entraver le bras gauche, elle frappa. La truelle de jardinage, pointue et dentelée sur un bord pour couper les racines, s'enfonça dans l'épaule de Thomas. Le bruit fut spongieux, un déchirement de tissu et de chair. Thomas ne cria pas. Il poussa un long soupir d'étonnement, un sifflement d'air entre ses dents serrées.

Il recula d'un pas, la main portée à sa blessure. Un liquide sombre, presque noir sous

la lumière artificielle, commença à imbiber sa chemise de coton immaculé. La tache s'étendait avec une régularité obscène, dessinant une fleur de sang sur son épaule.

— Tu as abîmé la toile, Clélia, dit-il d'une voix soudainement rauque.

Il se jeta sur elle. Cette fois, la douceur avait disparu. Il la saisit par les cheveux, lui renversant la tête en arrière avec une violence qui lui fit voir des étoiles. Elle griffa son visage, ses doigts rencontrant une peau cireuse, presque inhumaine. Ils tombèrent au sol dans un fracas de bocaux brisés.

L'odeur du liquide de conservation se répandit instantanément. Une mare de produits chimiques et de débris de verre les entourait. Clélia sentit une brûlure cuisante sur sa cuisse, là où le liquide entra en contact avec sa peau écorchée. La douleur était une décharge électrique qui réveilla ses muscles.

Elle chercha désespérément un outil, ses doigts rencontrant le froid d'une paire de ciseaux à broder en forme de cigogne. Ses ciseaux préférés. Elle les saisit, les lames fines et effilées brillant comme des aiguilles de glace.

Thomas l'écrasait de tout son poids, ses mains cherchant sa gorge. Ses pouces s'enfoncèrent dans sa trachée. Le monde commença à se teinter de gris. Elle entendait le sifflement de sa propre respiration, un râle de moteur en train de rendre l'âme. Elle voyait chaque détail de son visage : un pore obstrué sur le nez, une ride au coin de l'œil, le battement frénétique d'une veine sur sa tempe.

Elle leva les ciseaux et les planta de toutes ses forces dans la cuisse de Thomas. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Il lâcha prise, un grognement de bête blessée s'échappant de sa gorge. Elle roula sur le côté, haletante, ses poumons brûlant comme s'ils étaient remplis de braises. Elle se redressa péniblement, s'appuyant sur le meuble de rangement des fils de soie. Les

écheveaux de couleurs — carmin, ocre, vert mousse — se déversèrent sur le sol, se mélangeant au sang et aux produits chimiques.

Thomas se relevait, claudiquant. Son visage était une déformation grotesque de calme et de fureur contenue. Il s'empara d'un grand flacon en verre rempli d'un liquide jaunâtre où flottait une racine de mandragore.

— Tu vas rester ici, Clélia. Même si je dois te coudre au sol.

Il lança le flacon. Elle s'écarta de justesse, le verre explosant contre le mur dans une pluie d'éclats. Elle attrapa une bouteille d'essence de térébenthine sur l'étagère derrière elle et la projeta au visage de son agresseur.

Thomas hurla. Le solvant brûlait ses yeux. Il porta ses mains à son visage, ses doigts tâtonnant dans le vide. Clélia ne lui laissa pas le temps de récupérer. Elle se rua vers son panier de broderie renversé et en sortit une longue aiguille de tapissier, une tige d'acier de dix centimètres, robuste et impitoyable.

Elle ne visait pas à tuer, mais à s'échapper. Pourtant, le mouvement fut instinctif. Alors qu'il s'avançait vers elle, bras tendus, elle enfonça l'aiguille dans sa main ouverte, traversant la paume de part en part. Le cri qu'il poussa fut cette fois-ci aigu, une note de pure agonie qui déchira le silence de la maison.

Elle le repoussa de toutes ses forces. Il trébucha dans la mare de produits chimiques et glissa sur les fils de soie. Sa tête heurta l'angle de la table de transformation avec un bruit sourd, comme une pastèque que l'on fend.

Il s'effondra, immobile.

Le silence revint, plus lourd qu'avant, seulement troublé par le crépitement de la pluie sur le toit et le goutte-à-goutte régulier d'un flacon renversé.

Clélia restait debout, tremblante, le corps couvert de taches sombres. Sa robe de lin blanc était une cartographie de la violence. Elle regarda ses mains : elles étaient rouges jusqu'aux poignets, le sang s'insinuant sous ses ongles, là où la terre se trouvait quelques minutes plus tôt.

Elle s'approcha lentement de la forme étendue au sol. Thomas respirait encore, un souffle superficiel qui soulevait à peine sa poitrine. Ses yeux étaient entrouverts, ne révélant que le blanc, révulsés par la douleur et le choc.

Elle ramassa une longue bande de dentelle qu'elle était en train de broder le matin même. Une dentelle délicate, aux motifs de feuilles de lierre. Elle commença à enrouler le tissu autour des mains de Thomas, serrant les nœuds avec une force qu'elle ne se connaissait pas. Elle utilisa les fils de soie pour ligoter ses chevilles, croisant les couleurs, créant un motif complexe et macabre.

Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs, brûlants. Elle se sentait d'une légèreté effrayante, comme si son âme s'était détachée de son corps pour observer la scène d'en haut.

Elle se dirigea vers le buffet de l'Atelier, ouvrit le tiroir du bas et en sortit une boîte d'allumettes de cuisine. Elle en craqua une. La petite flamme dansa, un point d'or dans la pénombre de la pièce saturée de vapeurs inflammables.

L'odeur de la térébenthine et de l'alcool était une invitation.

Elle regarda une dernière fois le sanctuaire qu'il avait construit pour elle, cette prison de coton et de fleurs mortes. Elle vit les messages de détresse qu'elle avait brodés, cachés sous les ourlets, ces cris de secours que personne n'avait jamais lus.

Elle lâcha l'allumette.

Le feu ne rugit pas tout de suite. Il commença par une petite ligne bleue, courant sur le sol, suivant la trace des produits chimiques. Puis, il rencontra les fils de soie et les ballots de lin. Une colonne de fumée noire, âcre, s'éleva vers le plafond blanc.

Clélia recula vers la porte. Elle ne regarda pas Thomas une dernière fois. Elle ne regarda pas les pivoines qui brûlaient dans les vases. Elle sortit dans le couloir, ferma la porte de l'Atelier et tourna la clé.

Elle traversa le salon, ouvrit la porte d'entrée et sortit sous l'orage. La pluie froide frappa son visage, lavant le sang, lavant la culpabilité. Elle marcha vers les murs de ronces, ne sentant plus les épines qui déchiraient sa peau. Elle n'était plus une fleur. Elle était la tempête.

Derrière elle, le cottage commença à expirer de la fumée par ses fenêtres scellées, un monstre de bois et de tissu qui rendait son dernier souffle dans un crépitement de bois sec et de secrets calcinés.

Chapitre 13

Le Printemps de Cendre

La chaleur n'était plus une caresse, mais une morsure épaisse, huileuse, qui s'insinuait dans ses poumons à chaque inspiration. Derrière la porte close de l'Atelier, le bois gémissait. Un bruit sec, comme un os qui se brise, puis le sifflement de la sève qui bout dans les poutres séculaires. Clélia sentait l'odeur de la soie qui brûle — une puanteur de cheveux calcinés qui s'accrochait à ses narines, s'infiltrant dans les fibres de sa robe en lin. Une goutte de sueur roula le long de sa colonne vertébrale, traçant un sillon glacé dans la fournaise montante. Elle ne bougeait pas. Elle écoutait le craquement des pivoinés séchées dans leurs vases de cristal, éclatant les unes après les autres sous l'effet de la dilatation, projetant des éclats de verre comme des minuscules diamants de colère à travers la pièce.

Un martèlement sourd résonna de l'autre côté du chêne massif. Thomas. Ce n'était pas un cri, pas encore. C'était le son de paumes moites frappant contre le panneau, un bruit de viande contre le bois, rythmé, désespéré. Clélia fixa la poignée de cuivre. Elle voyait le métal changer de couleur, s'assombrir sous l'effet de la température. Une volute de fumée noire, fine comme un fil de broderie, s'échappa de la serrure. Elle imaginait les mains de Thomas, ces mains qui avaient si délicatement taillé les rosiers et si fermement serré ses poignets, en train de noircir, de coller au bois brûlant. L'idée lui procura une sensation de propreté absolue.

Elle fit un pas en arrière. Le plancher du salon, ciré avec tant d'obsession chaque samedi, renvoyait la lueur orange qui dévorait déjà les rideaux de dentelle. Les motifs de fleurs, si chers à leur univers clos, se tordaient, se recroquevillaient, redevenant des cendres anonymes. Le cottage respirait. Il expirait de longs soupirs de suie par les interstices des fenêtres scellées. C'était un grand corps de bois et de mensonges qui

rendait l'âme, et le parfum de la lavande était désormais étouffé par le relent métallique de l'engrais que Thomas chérissait tant. Sous les lattes du plancher, là où les racines des pivoines s'enfonçaient dans l'obscurité, quelque chose d'autre cuisait. Une odeur douceâtre, écoeurante, de charogne ancienne réveillée par les flammes. Les "nutriments". Les prédécesseurs.

Clélia tourna le dos à la porte de l'Atelier. Les coups étaient devenus plus frénétiques, accompagnés d'un râle étouffé, une voix qui n'avait plus rien d'humain, réduite à un gargouillement de fumée et de terreur. Elle traversa le vestibule. Sur le guéridon, le dernier pot de confiture de mûres luisait comme un rubis maléfique. Elle vit une mouche, piégée entre le verre et le mur, dont les ailes vibraient dans un bourdonnement frénétique avant de s'immobiliser, grillée vive par l'air ambiant. Clélia ne cligna pas des yeux. Son regard était fixé sur la porte d'entrée, cette barrière qu'elle n'avait jamais osé franchir sans sa permission.

Lorsqu'elle poussa le battant, l'appel d'air fit rugir le feu derrière elle. Une immense langue écarlate lécha le plafond, dévorant les poutres avec une faim de prédateur. Elle sortit.

L'orage n'était pas une libération, c'était une agression. La pluie tombait avec une violence mécanique, de grosses gouttes lourdes qui claquaient sur sa peau comme des gifles. Le jardin n'était plus le paradis de lin et de levain que Thomas lui avait vendu. Sous la lumière des éclairs, les massifs de fleurs ressemblaient à des tumeurs éclatées. Elle marcha vers les murs de ronces. Ces ronces que Thomas disait avoir plantées pour la protéger des "Barbares", de "l'Effondrement", de la "Peste Noire" qui avait, selon lui, dévoré les villes.

Les épines s'agrippèrent immédiatement à son tissu. Elle sentit le lin se déchirer avec un bruit sec, semblable à un cri. Une ronce s'enroula autour de son avant-bras, les crochets s'enfonçant profondément dans la chair tendre. Elle ne recula pas. Elle continua d'avancer, le corps penché en avant, comme une bête de somme. La douleur

était une information lointaine, un bruit blanc. Elle regardait son sang couler, noir sous la lune, se mélangeant à la boue visqueuse du jardin. Une épine lui balafrà la joue, de la tempe à la mâchoire. Elle sentit la chaleur du liquide sur son visage froid, mais ses muscles ne tressaillirent pas.

Derrière elle, le cottage s'illumina d'un coup, une explosion sourde brisant les dernières vitres. Les flammes jaillirent par les toits de chaume, transformant la maison en une torche géante au milieu de la nuit. Elle imaginait Thomas, là-dedans, devenu une partie intégrante de son décor, une broderie de carbone et de chair sur le canapé en coton bio. Elle imaginait ses secrets — les journaux intimes des autres, les photos de sa vie d'avant, les preuves de son harcèlement — se transformant en fumée, rejoignant enfin le ciel.

Le mur de ronces était épais de plusieurs mètres. Clélia s'y enfonça corps et âme. Ses mains n'étaient plus que des lambeaux de peau et de boue. Elle rampait maintenant, sentant les racines noueuses lui griffer le ventre, les tiges épineuses lui fouetter les yeux. L'odeur de la terre retournée, saturée d'eau et de décomposition, lui montait à la gorge. Elle cracha un mélange de bile et d'eau de pluie. Chaque mouvement était un arrachement. Elle n'était plus une femme, elle était une force géologique se frayant un chemin à travers la prison végétale.

Soudain, la résistance cessa.

Elle s'effondra en avant, le visage dans une substance qui n'était pas de la terre. C'était dur. Froid. Granuleux. Elle ouvrit les yeux, les paupières collées par le sang séché et l'eau. Sous ses doigts tremblants, elle ne sentit pas d'herbe, ni de fleurs mortes. Elle sentit du bitume.

Clélia se redressa lentement, ses articulations criant de protestation. Ses vêtements n'étaient plus que des haillons ensanglantés collés à son corps meurtri. Elle tourna la tête. Derrière elle, le mur de ronces se dressait, une masse impénétrable de ténèbres et

de pointes acérées. Au-delà, le cottage finissait de se consumer, une lueur orange agonisante dans le lointain.

Elle regarda devant elle.

Une ligne blanche, parfaitement droite, fendait l'obscurité. Une route. Elle était propre, lisse, entretenue. À quelques mètres, un panneau métallique réfléchit la lueur d'un éclair. Il indiquait une direction, une distance. Un nom de ville qu'elle reconnaissait.

Puis, un son. Pas le craquement du bois, pas le hurlement du vent. Un bourdonnement régulier, technologique. Deux globes de lumière artificielle apparurent au loin, perçant le rideau de pluie. Ils grandirent rapidement. Une voiture. Un SUV moderne, d'un gris métallisé impeccable, passa devant elle dans un sifflement de pneus sur l'asphalte mouillé. À l'intérieur, Clélia aperçut, le temps d'un battement de cœur, le reflet bleuâtre d'un écran de tableau de bord, et le visage indifférent d'un conducteur écoutant la radio.

La radio.

Elle resta immobile sur le bas-côté, ses mains lacérées pendant le long de son corps. Il n'y avait pas de cendres sur le monde. Pas de ruines. Pas de cadavres jonchant les rues. Le ciel n'était pas tombé. Les villes n'avaient pas brûlé. Les gens continuaient d'aller au travail, de payer leurs factures, de conduire sous la pluie en écoutant de la musique pop.

Le monde ne s'était jamais arrêté de tourner. Thomas n'avait pas construit un rempart contre l'apocalypse. Il avait construit l'apocalypse autour d'elle. Le chaos, la fin des temps, la mort de la civilisation... tout cela n'était que le périmètre de son jardin. Elle n'était pas une survivante trouvant refuge dans un sanctuaire de dentelle. Elle était la prisonnière d'un fou qui avait décoré sa cellule avec des fleurs et du silence.

Un rire rauque, qui ressemblait à un étouffement, s'échappa de sa gorge déchirée. Elle regarda ses mains, ces mains qui avaient brodé des messages de détresse dans l'ombre, ces mains qui avaient nourri les pivoines avec le sang des autres sans le savoir. Elle n'était pas la proie fuyant le monstre.

Elle se tourna vers les flammes lointaines du cottage, là où Thomas achevait de devenir cendre. Elle n'était pas la victime de sa fin du monde. C'était elle qui venait de mettre fin au sien. Elle était l'incendie, elle était la ronce, elle était le fer dans la confiture. Elle était l'apocalypse de Thomas.

Clélia fit un pas sur le bitume, ses pieds nus laissant des empreintes de sang sur la route propre. Elle ne sentait plus le froid. Elle ne sentait plus rien, sinon une clarté absolue, terrifiante, alors qu'elle marchait vers les lumières de la ville qui n'avait jamais cessé d'exister.

FIN

Merci d'avoir lu "Arrachez les fleurs mortes"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)